

Hayom

היום TODAY

N°
96

été
2025

Le magazine du
Judaïsme d'aujourd'hui

INTERVIEW EXCLUSIVE
Roy Assaf

INTERVIEWS EXCLUSIVES
Noa Koler
Joann Sfar

EXPO
L'affaire Dreyfus
au MAHJ

GROS PLAN
Peggy Guggenheim :
un voyage à travers
l'art moderne

GIL

**ADAPTEZ
VOS LUNETTES
SOLAIRES
À VOTRE VUE***

CHF 60.-

Verres unifocaux



**EXAMEN
DE VUE
OFFERT**

PRENDRE RENDEZ-VOUS
EN MAISON



*Voir conditions en maisons.

Édito



Être juif face aux conflits au **Proche-Orient**

Être juif aujourd'hui, dans le tumulte des conflits du Proche-Orient, c'est assurément porter une identité complexe. C'est aussi se trouver entre l'histoire millénaire, la mémoire collective et les réalités géopolitiques contemporaines. L'identité juive étant plurielle, elle est donc irréductible à une position politique unique.

De fait, les tensions au Proche-Orient opposent souvent des visions contradictoires. D'un côté, un profond attachement à Israël comme refuge historique face à l'antisémitisme. De l'autre, une inquiétude sincère face aux souffrances palestiniennes et aux dérives de certaines politiques israéliennes. Cette dualité crée ainsi un déchirement intérieur que beaucoup de Juifs dans le monde ressentent intensément. L'anxiété de devoir justifier sa position, de prouver qu'on peut être à la fois attaché à Israël et critique des actions de son gouvernement, imprègne tant les conversations véloces que les interminables débats publics. Chaque mot peut devenir une source de malentendu, voire être interprété comme une trahison.

La montée de l'antisémitisme dans plusieurs pays occidentaux complique encore cette situation. Et cela conduit certains Juifs à marquer plus fermement leur soutien envers Israël et son gouvernement. D'autres expriment leur désaccord avec certaines politiques israéliennes, pour dissocier leur identité juive des actions de l'État d'Israël. Au sein des nouvelles générations, élevées dans des sociétés pluralistes et sensibles aux enjeux de justice sociale, des voix s'élèvent pour adopter une position plus critique et nuancée envers Israël. Des mouvements comme « Jewish Voice for Peace », aux États-Unis, ou

des groupes similaires en Europe témoignent de cette évolution. Pour eux, les principes de justice sociale et de solidarité envers l'étranger, au cœur de la tradition juive, justifient un rejet de l'oppression sous toutes ses formes, sans renier leur attachement à Israël.

Être juif face aux conflits au Proche-Orient, c'est aussi résister aux simplifications. Toutes les personnes de confession juive ne forment pas un bloc monolithique, et leur identité ne se limite pas à un positionnement géopolitique. Se permettre de critiquer Israël n'est pas nécessairement antisémite, bien que l'antisémitisme se cache bien souvent derrière une critique de l'État israélien. Et dans cette tension palpable, certainement à juste titre, de nombreuses initiatives cherchent à créer des espaces de dialogue. Ainsi, des projets comme « Combatants for Peace », réunissant anciens soldats israéliens et combattants palestiniens, ou des projets culturels transfrontaliers, incarnent cet espoir de coexistence.

Ne pas dissimuler sa judéité, c'est peut-être espérer que les mémoires juives et palestiniennes se reconnaissent sans s'effacer, et croire que l'identité juive, dans toute sa richesse, peut contribuer à un Proche-Orient où la sécurité de l'un ne se construit pas sur l'insécurité de l'autre. Dans cette quête difficile, la culture du « pilpul » talmudique, par son ouverture à la discussion, pourrait peut-être être un antidote puissant et miraculeux – voire même une exigence – face à l'intransigeance et au dogmatisme qui nourrissent les conflits actuels... 

Dominique-Alain Pellizari
Rédacteur en chef

VOTRE EXIGENCE

CONFIANCE

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e; *confiance* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire

Conseil en investissement

Négociation et administration de valeurs mobilières



4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

N°
96
2025



22. J'AI ME TEL-AVIV
La colonie
américaine-allemande



43. ENTRETIEN
Paroles cicatrisantes

55. INTERVIEW EXCLUSIVE
Noa Koler



© Courtesy of Lev Cinemas

Communauté juive libérale de Genève
GIL, chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

Rédacteur en chef
Dominique-A. PELLIZARI

Responsables de l'édition & publicité
Jean-Marc BRUNSCHWIG
Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page
Agence Hémisphère
Genève

Courrier des lecteurs
Vous avez des questions, des remarques, des coups de cœur, des textes à nous faire parvenir? N'hésitez pas à alimenter nos rubriques en écrivant à: CILG-GIL - HAYOM
Courrier des lecteurs
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
hayom@gil.ch

Le magazine du judaïsme d'aujourd'hui
Été 2025
Tirage: 3000 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution:
Hayom 97
Automne 2025

© Photo couverture:
Ella Barak

- 1. ÉDITO
Être juif face aux conflits au Proche-Orient
- 4. TALMUD TORAH
Fêtes de Pourim et de Pessah!
- 6. ABGS
Échappée à Lyon

DU CÔTÉ DU GIL

- 8. LES MOTS DE RABBI NATHAN
Un midrash discute de l'arbre qui ressemble le plus au peuple juif
- 9. LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS
Calendrier et Jour(s) de Fête
- 10. INVITÉ
Refuser l'abject
- 12. LIRE LE TALMUD AVEC
The Dø
- 17. DU CÔTÉ VAUDOIS
Conférence avec André Panczer
- 19. CELEBRATIONS EN IMAGES
80 ans de rabbi François

MONDE JUIF

- 20. GROS PLAN
Heureux comme un Juif à... Abidjan?
- 21. INVALIDES DE TSAHAL
Solidarité avec Israël

- 22. J'AI ME TEL-AVIV
La colonie américaine-allemande, une histoire turbulente
- 27. EXPOSITION
Une nuit au musée...
- 28. KKL-JNF
Innover et partager!
- 29. KKL-JNF
Le KKL-JNF au Talmud Torah
du GIL: Un voyage enchanté éducatif

- 30. JUSTE PARMIS LES NATIONS
Léon Péray: un Juste parmi les nations
- 31. ACTU
« Nous vivons sur un nuage de fumée »
- 33. ENTRETIEN
Mémoire, vigilance et transmission: Jerry Lipszyc et le nouveau souffle de l'Association Yad Vashem Suisse

CULTURE

- 35. CULTURE
Michel Kichka revisite les histoires héroïques du 7 Octobre 2023
- 37. INTERVIEW EXCLUSIVE
Joann Sfar: l'onde de choc du 7 octobre entre Paris et Tel-Aviv

- 40. CLIN D'ŒIL
Au peintre Fabien Gaeng
- 41. EXPOSITION
Alfred Dreyfus, l'honneur de mon nom
- 43. ENTRETIEN
Paroles cicatrisantes
- 45. J'AI LU POUR VOUS
Biotope: le roman d'Orly Castel-Bloom
- 46. GROS PLAN
Peggy Guggenheim un voyage à travers l'Art Moderne

PERSONNALITÉS

- 55. INTERVIEW EXCLUSIVE
Noa Koler: le visage « feel good » du cinéma israélien
- 58. RECONSTRUCTION
« Sauver l'humanité en temps de guerre: un témoignage intemporel »
- 60. RENCONTRE
Yaniv, faites vos jeux!
- 62. PORTRAIT
Chantal Akerman: filmer l'absence, la mémoire et l'exil
- 66. INTERVIEW
Pour l'acteur israélien Roy Assaf, la vie est un cabaret

Seder de Pessah

F. H / S. M.

Le Seder communautaire du 13 avril 2025 à Lausanne a réuni plus de 75 personnes venues de plusieurs cantons, dont Genève et le Valais, dans une ambiance chaleureuse et festive. Sous la direction de notre cher rabbi Nathan, l'office a été empreint d'humour, de convivialité et d'une belle spiritualité. Un moment fort de liens, de rires et de transmission intergénérationnelle.

Les convives ont eu le plaisir de déguster la savoureuse cuisine maison de l'une de nos membres, qui a apporté au repas de fête une touche authentique et familiale – le tout complété avec soin par les desserts préparés par les participants, dans un bel esprit de partage.



Le Talmud Torah a célébré, durant les mois de mars et d'avril 5785, les fêtes de Pourim et de Pessah!

Pourim a débuté avec la lecture de la Méguilah d'Esther, cette année sur le thème original de la « Méguilah en entreprise », choisie et animée par les Boguerim. Ensuite, les enfants ont pu participer au traditionnel rallye de Pourim, qui mêle diverses activités ludiques : un parcours relais avec Esther et Mardochee, un jeu de chaises musicales version Aman, une course aux déguisements, des tests de connaissances sur la Méguilah, dont le mythique quiz « Questions pour un Palais » ou encore « Méguilah en Emoji ».



Les enfants ont également confectionné des oreilles d'Aman, et chaque classe a illustré une partie de l'histoire pour composer ensemble une belle Méguilah collective.

Pour Pessah, deux Seders ont eu lieu dans les salles du Talmud Torah : l'un pour le Gan et la Kita Alef, l'autre pour les Kitot Bet, Guimel et Dalet. À travers les différentes étapes du Seder, les enfants ont chanté, partagé et redécouvert ensemble l'histoire de la sortie d'Égypte, dans une ambiance à la fois festive et pédagogique. Ils et elles ont bien sûr aussi dégusté de la Matzah, pour reprendre des forces avant de partir à la recherche de l'afikoman.

Parallèlement, les classes Hé, Vav et BM ont eu l'honneur d'assister au témoignage de Simon Gronowski, rescapé de la Shoah. Les élèves l'ont écouté avec attention et lui ont posé de nombreuses questions. Monsieur Gronowski a conclu cette rencontre en partageant un message de paix et en jouant un morceau au piano.



קײטנאָה
KAITANAH

CENTRE AÉRÉ - DAY CAMP
POUR LES 5 À 9 ANS

DU 11 AU 15 AOÛT 2025

INFOS : TALMUDTORAH@GIL.CH / INFO@GIL.CH



ABGs
Échappée à **Lyon**

Inès et Déborah

Le vendredi 28 mars, nous sommes parties pour Lyon en train. Après une arrivée tardive, nous avons improvisé un petit Chabbat avec les moyens du bord à l'hôtel.

Ce fut un moment détendu d'échange avec les jeunes, avec qui nous avons pu établir un vrai lien de confiance.



Le lendemain matin, nous sommes allées à l'office de la synagogue libérale Keren Or, où nous avons reçu un accueil chaleureux de rabbi Daniela Touati et de la communauté. Nous avons eu l'honneur d'être appelées à la Tebah pour la lecture de la Parachah. Ensuite, nous nous sommes baladées dans le centre-ville de Lyon. Les jeunes ont alors pu avoir du temps libre pour découvrir la ville et ses commerces, ce qu'elles ont beaucoup apprécié. Nous nous sommes finalement dirigées toutes ensemble vers le nouveau Mémorial de la Shoah, inauguré cette année à l'occasion du 80^e anniversaire de la libération d'Auschwitz. Le soir, nous avons pu déguster de délicieux plats et constater que Lyon n'est pas la capitale de la gastronomie pour rien !

Le lendemain, après une dernière balade le long des quais ensoleillés, nous avons enduré les services ferroviaires français, pour (déjà) revenir à Genève. Nous rentrons avec les bons souvenirs d'un groupe soudé et enthousiaste, ainsi que l'impatience de nous retrouver pour un prochain voyage ABGs. 🇫🇷

my
MANOR[®]

Réductions exclusives
et offres personnalisées

MA FIDÉLITÉ, RÉCOMPENSÉE

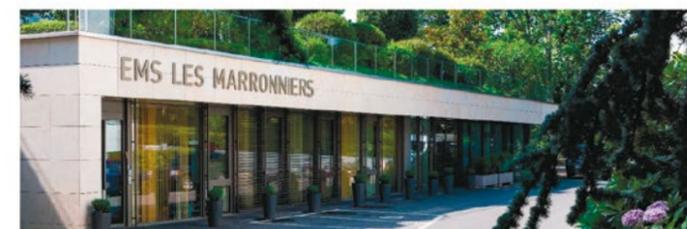
- Jusqu'à -30% de réduction
- Prix réduits sur des produits sélectionnés
- Surprise d'anniversaire
- Gagnez des points pour payer vos achats chez Manor

Scannez le code-QR et profitez-en maintenant!



ÉTABLISSEMENT MÉDICO-SOCIAL POUR PERSONNES ÂGÉES

LIEU DE VIE
ET D'ACCOMPAGNEMENT



- Un projet d'accompagnement individualisé adapté à vos besoins
- Une prise en charge par des équipes professionnelles pluridisciplinaires 24h/24
- Des chambres individuelles confortables et lumineuses
- Un cadre de vie verdoyant et reposant au centre ville, à deux pas des transports publics
- Un restaurant caché ouvert 7/7 au public sous la surveillance du Grand Rabbin
- Une synagogue
- Une salle de réception et un service traiteur



9, Chemin de la Bessonnette - 1224 Chêne-Bougeries

NOUS CONTACTER

T 022 869 26 26
info@marronniers.ch
www.marronniers.ch



LES MOTS DE RABBI NATHAN

Un midrash (Exodus Rabbah 36.1) discute de l'arbre qui ressemble le plus au peuple juif. Le choix se porte sur l'olivier

Rabbin Nathan Alfred

« Tout comme l'olive, on la cueille lorsqu'elle est sur l'arbre, puis on la descend de l'arbre et on la bat, et après l'avoir battue, on la porte au pressoir et on la place dans le moulin où on la broie, puis on l'entoure de cordes, on apporte des pierres, et alors elle produit son huile. Il en est de même pour Israël : les idolâtres viennent les battre de place en place, les incarcèrent, les lient avec des chaînes et les entourent de clôtures. »

Le processus de fabrication de l'huile d'olive est brutal. Depuis le 7 octobre 2023, nous essayons de comprendre la nouvelle réalité d'Israël et des Juifs du monde entier. Nous nous sommes parfois sentis battus, broyés, tirés et lapidés. Il y a encore les otages à Gaza, et il a été difficile de célébrer Pessah cette année, de se sentir vraiment libre. Et il y a des victimes innocentes de cette guerre, des deux côtés, qui ont été tuées ou dont la vie a été ruinée.

Le même midrash fait une autre affirmation :

« Qu'a vu Jérémie pour comparer nos ancêtres à un olivier ? L'huile d'olive a quelque chose de spécial qui nous distingue : tous les liquides se mélangent entre eux, mais l'huile reste seule. »

L'huile d'olive a quelque chose de spécial qui nous distingue. Et pour le meilleur ou pour le pire, il y a quelque chose d'unique dans le fait d'être juif. En tant que peuple choisi par Dieu, nous pouvons débattre de la question de savoir si nous avons été le premier ou le dernier choix, s'il s'agissait d'un choix libre ou forcé, pour quoi nous avons été choisis, et si c'est une bonne ou une mauvaise chose. Mais, les dix-huit derniers mois ont confirmé notre sentiment d'être différents.

Néanmoins, l'huile d'olive n'est pas le seul produit ou symbole de l'olivier.

À notre grande honte, depuis plusieurs années, le déracinement des oliviers est un acte de violence récurrent perpétré à l'encontre des agriculteurs palestiniens en Cisjordanie.

Malgré l'interdiction de la Torah de couper les arbres fruitiers, même en temps de guerre (Deutéronome 20.19 pose la question rhétorique : « L'arbre d'un champ est-il un homme pour que vous l'assiégiez ? »), des milliers d'oliviers ont été détruits au cours de la seule année 2024, selon Yesh Din, une ONG israélienne.

Mais le rameau d'olivier a un symbolisme plus profond, qui remonte au livre de la Genèse. Après le déluge, une colombe revient vers Noé en portant un rameau d'olivier (Genèse 8.11). Noé comprend alors que le niveau des eaux baisse et, comme le souligne le Talmud de Babylone (Eruvin 18b), « même le goût d'une olive amère est parfois préférable à celui du miel le plus doux ».

Un accord de paix aujourd'hui serait doux-amer. Il impliquerait des compromis de part et d'autre. Il serait difficile à obtenir en raison de notre faible confiance en ceux qui n'ont cessé de prôner notre destruction. Mais l'olivier est un arbre qui peut survivre pendant des milliers d'années. Son tronc robuste et usé par les intempéries, ainsi que son réseau complexe de racines, lui ont permis de traverser des périodes de sécheresse, des changements climatiques, des incendies et l'empiétement de l'homme, tout en continuant à produire des fruits. Tendons un rameau d'olivier, dans l'espoir confiant que nous, le peuple juif, pourrions en faire autant. Am Yisrael Hai – nous serons toujours là, malgré tout. 📌



LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS

Calendrier et Jour(s) de Fête

Rabbin François Garaï

Dans les communautés traditionalistes (dites « orthodoxes ») hors d'Israël, les jours de Fête sont plus nombreux que dans nos communautés car, à l'exception de Yom Kippour, les jours de Fêtes bibliques sont redoublés. Or dans la Torah, Roch HaChanah dure un jour, Kippour un jour, Souccot 7 jours plus Chemini Atzérèt, Pessah sept jours et Chavouot un jour.

Pourquoi ce redoublement ?

Il y a plus de vingt siècles, le début du mois était annoncé à Jérusalem par le Sanhedrin lorsque deux témoins venaient affirmer avoir vu le premier filament de la nouvelle lune. Les dates des Fêtes pouvaient alors être fixées. Une seule exception : Roch HaChanah qui est en même temps nouveau mois et nouvelle année, d'où la coutume de célébrer cette fête sur deux jours, comme aujourd'hui encore en Israël.

Dans l'Antiquité, afin que l'annonce du nouveau mois atteigne les populations juives vivant loin de Jérusalem, des feux étaient allumés sur les collines afin de propager cette information. Mais les Samaritains allumaient des feux pour semer le doute ! Il fallait donc pouvoir décider des dates des Fêtes avec une certaine marge d'erreur, d'où l'obligation de redoubler les jours de Fêtes². Le système de messagerie fut abandonné au IV^e siècle lorsque, grâce à des calculs astronomiques, Hillel II et son Beith Din établirent un calendrier applicable en tous lieux.

Puisque le calendrier peut être fixé avec certitude, pourquoi avoir gardé le *Yom tov chéni chél galouyot*, le deuxième jour de Fête de la Diaspora ? On craignait que des persécutions ou des troubles puissent rendre incertaines les dates de certaines Fêtes³. Maïmonide reconnaît lui-même que, même s'il s'agit d'une coutume d'origine rabbinique, elle doit être conservée afin de respecter la pratique des Anciens.

Une autre raison est plus subjective et considère que l'aptitude à ressentir la spiritualité d'une Fête hors d'Israël est moindre : *En Eretz Israël, la sainteté est plus manifeste, et la sainteté des Fêtes peut donc être absorbée en une seule journée, comme l'exige la Torah. En revanche, ceux de la Diaspora sont plus éloignés de cette manifestation de sainteté, et il leur faut donc deux jours pour absorber la lumière du Yom Tov, comme l'ont ordonné les Sages*⁴. On peut douter de cette explication car, en comparant le nombre de fidèles dans les synagogues traditionalistes le premier jour de Fête et le second, on constate une baisse de fréquentation le deuxième jour.

En dernier ressort, on évoque également le fait qu'observer les mêmes pratiques au sein de toutes les communautés renforce le sentiment d'unité au sein du peuple juif⁵. Ainsi, observer les jours de Fêtes comme en Israël renforcerait notre relation avec ce pays où vivent des nôtres⁶.

Quelles décisions ont-elles été prises au sein de nos communautés ?

En 1846, les rabbins libéraux ont décidé d'abolir la coutume du *Yom tov shéni shel galouyot*, car les raisons données ne justifiaient plus ce redoublement. Et cette règle est celle que nous suivons dans notre communauté.

En 1933, au sein du mouvement Conservatif, liberté fut donnée aux communautés de décider de garder ou non le redoublement des jours de Fêtes.

Roch HaChanah représente une exception puisque la date de cette Fête est le premier jour du mois de Tichri et, en même temps, le début de l'année juive. Cependant le Talmud fait remarquer que le mois de Eloul, qui précède le mois de Tichri, n'a jamais été déclaré un mois plein (de 30 jours) depuis Ezra⁸ qui vécut il y a 25 siècles. À partir du moment où on connaît la date du 1^{er} Eloul, il ne devrait y avoir aucune incertitude quant à la date du 29 Eloul et donc du jour suivant : le 1^{er} Tichri, jour de Roch HaChanah. Cependant la coutume de redoubler les jours de Roch HaChanah continue à être suivie dans les communautés traditionalistes en Israël et dans la Diaspora. Elle est généralement suivie dans les communautés Conservatif et non dans nos communautés.

En tout état de cause, célébrer les Fêtes bibliques et non bibliques rythme notre année et nous permet d'affirmer notre identité. Il y a la temporalité de la société, il y a la temporalité politique... et il y a la temporalité juive. C'est à celle-ci que nous restons attachés. 📌

Note à propos de notre calendrier :

Un mois lunaire dure entre 29 et 30 jours. Une année de douze mois lunaires dure 354 jours, environ 11 jours de moins que l'année solaire. Afin que les Fêtes à caractère agricole (Pessah, Chavouot et Souccot) soient toujours célébrées en leur saison, 7 fois tous les 19 ans, un mois est ajouté. L'année de treize mois lunaires aura alors une durée de 383 jours. Tel sera le cas en 5787 qui commencera le 12 septembre 2026 pour se terminer le 1^{er} Octobre 2027.

¹ Mishnah Roch HaChanah 2:2

² Contemporary Halakhic problem Vol 1, part 1, chap. 2

³ Beitza 4b

⁴ Mishneh Torah Sanctification de la nouvelle lune 5:5, et Beitza 4b

⁵ Peninei Halakha, Festivals 9:5

⁶ id. 9:1.4

⁷ Contemporary Halakhic Problems, Vol 1, Chapter 2, Sabbath and Festivals.

⁸ TB Roch HaChanah 19b

→ Johanne Gurfinkiel,
Secrétaire général de la CICAD



L'INVITÉ

Refuser l'abject

Johanne Gurfinkiel

Je revendique un humanisme chevillé au corps que je n'ai pas à justifier. Je n'ai pas à attendre les leçons de morale pour m'attrister depuis le 7 octobre du drame humain auquel j'assiste et qui frappe Israéliens et Palestiniens. Je vis avec douleur ces vies arrachées. Je prie — oui, je prie — pour les victimes du massacre du Hamas, pour les otages encore retenus, pour les familles de Gaza qui tentent de survivre malgré la guerre et ses funestes conséquences, malgré aussi la terreur imposée par leurs propres bourreaux.

Mais je refuse les leçons de morale. Émanant aussi d'une certaine gauche qui, sous couvert de progressisme, détourne les yeux face à l'antisémitisme. Cette frange qui, au nom de la défense de la cause palestinienne, exige de moi — parce que juif — de prendre mes distances avec Israël comme condition d'acceptabilité. D'embrasser la cause de l'antisionisme pour redevenir fréquentable. Les mêmes qui aujourd'hui sont prêts à classer les bons et les mauvais Juifs mais tolèrent l'intolérable: Thierry Ardisson ose comparer Gaza à Auschwitz, Kanye West sort un single intitulé Heil Hitler. Que dire chez nous de l'exposition organisée à l'université de Genève comparant Auschwitz à Gaza et ce avec l'assentiment du rectorat. Tout cela à digérer sans pansement gastrique et sans s'étouffer.

Il faut s'auto-flageller en silence, accepter l'essentialisation à l'instar de cette

injonction faite aux musulmans, en son temps, de devoir se justifier à chaque crime commis par des islamistes. Aujourd'hui, certains voudraient m'imposer la même logique: parce que juif, je devrais m'ériger contre Israël, l'accuser d'être devenu l'incarnation moderne du Mal, voire du nazisme. Dénoncer le drame de Gaza en prenant les armes contre l'État d'Israël. Accepter de détourner les yeux devant la haine qui frappe les Israéliens, pour ne pas contrarier les nouveaux « militants humanitaires », ceux dont la logorrhée militante se fait chaque jour plus complaisante avec l'antisémitisme.

Je ne me soumettrai pas à cette injonction. Je combattrai toujours l'antisémitisme, comme je combats le racisme et autres formes d'exclusion. Je resterai aux côtés de toutes les victimes, d'où qu'elles viennent. Mais je ne plierai pas face au diktat imposé par certains élus et militants helvétiques, qui s'interdisent de dénoncer la haine antijuive, sous prétexte que les déclarations intolérables du ministre israélien Smotrich ou la situation à Gaza justifieraient tout.

Humanistes de la dernière heure, réveillez-vous! Où se situe votre part d'humanité lorsque vous refusez de dénoncer la haine qui frappe votre voisin? Je peux être dévasté par les pertes civiles à Gaza, au nom des valeurs que l'on m'a transmises et que je cherche à transmettre. Mais je n'oublie pas ces Juifs visés parce que juifs. Je ne détournerai jamais le regard face à ces victimes d'aujourd'hui, désignées coupables par leur simple naissance.

Je pense à ces enfants juifs contraints de taire leur identité par peur de l'insulte, ou pire, de l'agression. Je pense à ces prétendus « antifa », muets face à l'antisémitisme, qui défilent main dans la main avec les infréquentables dans nos universités ou nos rues, reniant leurs propres idéaux. On s'autorise tous les excès au nom des victimes de Gaza. L'enfant juif d'hier, oublié par ces nouveaux révolutionnaires, devrait de nouveau baisser les yeux. Je refuse.

De même, je refuse qu'on travestisse notre histoire, celle de ma famille gazée et brûlée. Comparer Gaza à Auschwitz encore et encore, c'est affirmer que les descendants des victimes d'hier seraient devenus les bourreaux d'aujourd'hui. Et pourtant, aucune réaction. Pire: une adhésion tranquille, presque assumée. Gaza serait Auschwitz et alors? La banalisation de la Shoah et le retour décomplexé des stéréotypes antisémites n'ont jamais été aussi flagrants. En Suisse, en France et ailleurs, les dérives constituent des attaques directes contre la Mémoire, la vérité historique et la dignité humaine.

À celles et ceux qui acceptent d'être complices de cette dérive, je dis ma honte. Mais je garde l'espoir. Car je sais que les vrais humanistes — ceux qui ne hiérarchisent pas les douleurs — sont encore là. Je les enjoins à s'exprimer, à dénoncer, à être lucides. Eux n'ont pas oublié les mots du pasteur Niemöller: « Quand ils sont venus me chercher, il ne restait plus personne pour protester. »

BENÉ ET BENOT-MITZVAH



Elie CAHEN
14-15 mars 2025



Ariel ROUSSEAU
21-22 mars 2025



Yaël LOB
28-29 mars 2025



Zivah CORRODI
28-29 mars 2025

IL NOUS A QUITTÉS

José ALDAY
3 juin 1972 - 10 mars 2025

RETROUVEZ LE CERCLE DE BRIDGE DU GIL SUR WWW.BRIDGE-GIL.CH



NAISSANCES



Romy BENJAMIN
26 août 2024
Fille de Jonas BENJAMIN
et de Marie-Lise BENJAMIN-ROSIER



Samuel GOMEZ
21 janvier 2025
Fils de Yaël Gomez



Gabrielle Lavaud
23 avril 2025
Fille de Clara Rivollet
et Jean Lavaud

LIRE LE TALMUD AVEC

The Dø

(T.B. Houllin 110b)



Cela pourrait commencer à la manière d'une leçon de grammaire qui porterait sur les soi-disant « verbes irréguliers » : *shake, shook, shaken*.

Sauf que la leçon, ici distillée par les deux sorciers de la musique électronique que sont **Olivia Merilahti** et **Dan Levy**, qui à eux deux, donnent le la à leur duo qui a pour nom **The Dø**, est d'un tout autre acabit, qui flirte avec des vérités existentielles pas toujours bonnes à dire.

—
Gérard Manent

«We are/sentimental animals/
we are/undercover criminals/
we were/meant to make a thing
or two/meant to break the laws
of gravity too.»

C'est en effet dans le deuxième titre de leur troisième album – le fameux *Shake, Shook, Shaken* sorti en 2014 – que l'on entend ce refrain puissant, étrange et entêtant : «*We are/sentimental animals/we are/undercover criminals/we were/meant to make a thing or two/meant to break the laws of gravity too*».

Que nous soyons des bestioles sentimentales, un certain Alain Souchon nous l'avait déjà susurré à l'oreille, dans le très explicite *Foule sentimentale*. Que nous soyons venus sur Terre pour y accomplir « deux ou trois choses », cela peut également s'entendre, surtout si l'on tient, comme certains Sages l'ont théorisé, que le Monde ayant besoin de réparation, il nous faut nous atteler à la tâche et participer au *tikkoun 'olam*. Enfin, que nous soyons, de temps à autres, des « cryptocriminels », comme il y avait jadis des cryptotrotskyistes, cela nous le savons tout autant (que celui qui n'a jamais brûlé de feu rouge me jette la première prune !). Mais comment comprendre cette formule autrement énigmatique selon laquelle nous serions « programmés pour transgresser les lois de la gravité » ?

On sait l'insistance que peut placer une certaine tradition juive sur le respect dû aux parents. Rappelons-en ici la grammaire exacte. Quand le français s'en tient au très moral « Tu honoreras ton père et ta mère », l'hébreu newtonise la chose en se plaçant justement sur le terrain des poids et mesures : « *kabed 'et-'avikha ve-'et-'imekha* ». Le concept qui se cache derrière cette notion d'honneur, c'est en effet le poids. Ordonner « *kabed* », c'est

ordonner de donner leur juste poids – ni plus ni moins – aux parents. Marc-Alain Ouaknin¹ ne l'entend pas autrement, et il n'y a pas de raison de ne pas le suivre sur ce point-là (comme sur d'autres, soit dit en passant...). Mais si ce commentaire est « incontournable », il n'est pas, selon la formule de mes Maîtres, « indépassable ». Tournons-nous donc maintenant vers cette dernière notion.

Qu'est-ce en effet que « dépasser » ? Je l'ai dit plus haut, il peut s'agir de dépasser une limite prescrite (en grillant un feu rouge, donc, ou en glissant un stop). Disons donc que dans cette dimension, le dépassement est un « passer outre ». Il y a, dans l'acte de dépasser, une volonté d'outrepasser les lois en vigueur. Or, cette idée a déjà été énoncée par les Grecs, qui ont forgé la notion d'hubris (*ὑβρις*). Parfois mise sur le même plan (moral, sempiternellement) que l'orgueil ou l'arrogance, celle-ci gagnerait toutefois à être comprise *more geometrico* (selon le mot de Spinoza), c'est-à-dire, littéralement, comme démesure. La démesure, en effet, c'est cela même qui défie et donc défait le sens de toute mesure : la dé-mesure, donc.

Cela étant, cette dé-mesure qui est au cœur du tragique (voyez Richard III ou Macbeth...) pourrait aussi bien s'entendre au plan atmosphérique. Le mot *ὑβρις* peut en effet se décomposer en un préfixe (*hy-*, abréviation de *hyper*, qui dénote l'excès) et *baros* (la pression) : l'hubris, c'est donc une pression atmosphérique trop importante, qui fait imploser le sujet, et qui, toujours aussi littéralement, « lui met

la pression », à laquelle il ne peut résister. Tous les Juifs ayant une mère reconnaîtront là le tragique de leur situation : car oui, l'hubris est ce trait moral qui définit la *yiddishe mamme*, celle qui vous « met la pression » au point de faire éclater votre baromètre intérieur.

Ceci étant posé, on comprend alors le sens du commandement, une fois rétablie sa signification barométrique : « Si tu donnes le juste poids à ton père et à ta mère, alors tu ne ressentiras plus nulle pression » et, selon la promesse énoncée dans le même verset, « tu prolongeras les jours de ton existence terrestre ». Il s'agit donc de bien prendre la mesure de la *mitzvah*, et de la leçon exprimée par The Dø : ne pas commettre l'erreur funeste (cette tout aussi tragique *hamartia/ἀμαρτία*) de crouler sous le *kavod* parental, c'est déjouer sa punition (qui a, dans toute tragédie grecque qui se respecte, pour nom *Nemesis/Νέμεσις*) qui s'abat sous la forme d'une implosion psychique, due à un écrasement par ce que Freud aurait qualifié de Surmoi cruel (c'est un pléonasme).

Or, que pareille chose soit possible, le *Talmud* l'affirme par la bouche de Rami Bar Tamrei, qui, effaré en voyant deux de ses disciples attacher à un pilier du tribunal rabbinique un homme qui a été pris en défaut de respect envers ses parents, leur dit tout de go : « Relâchez-le, car le tribunal ne peut infliger le châtement (*Nemesis/Νέμεσις*) de la flagellation (*malqout*) dans le cas d'un commandement négatif auquel est assortie une récompense explicite ». Pas de fatum, donc, en cette espèce. En somme, devenir des « *undercover criminals* » capables de déjouer « *the laws of gravity* », c'est délaisser la *gravitas* du *kavod* excessif pour gagner en légèreté et, enfin, ne plus avoir ses parents sur... le Dø. 🍎

¹ Marc-Alain OUAKNIN, *Les Dix Commandements*, Éditions du Seuil, 2003.

ANIMATION MUSICALE

Patrick Amsellem

gratte sa guitare pour vous

On le connaît pour sa ferveur inébranlable lorsqu'il porte les offices du Chabbat en l'absence de rabbi Nathan. On l'entend lorsqu'il prend en charge des chants, sur la thébah du GIL, avec des tonalités orientales singulières.

Et on le reconnaît par sa taille, sa bonne humeur, son sourire légendaire et son brushin stylisé...

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que Patrick est un guitariste chevronné, chanteur aguerri qui se produit au Club Med et qui se tient à votre disposition pour animer Bené-mitzvah et autres festivités aux résonances et rythmes juifs. Avec son répertoire composé de chansons israéliennes, de refrains internationaux français et anglo-saxons, de chants du Chabbat parfois revisités ou encore de sa playlist latino-italienne, note chanteur-guitariste de talent va vous en mettre plein les oreilles. Et le tout livré avec chaleur et bonne humeur pour que tout le monde en redemande et rappelle « Patriiiiiick ! ».

Animation musicale de Bené-mitzvah, notamment, au GIL ou ailleurs, le samedi après-midi, le samedi soir ou à d'autres moments. Rémunération à discrétion.

Patrick Amsellem

Guitariste chanteur | CMT Club Med talents

pat.amsellem@gmail.com | T. +33 6 11 19 15 44



Du côté vaudois...

Avec une énergie renouvelée, la Commission vaudoise entame cette année 2025 sous le signe du dynamisme et de la convivialité. Depuis Pessah dernier, ses rencontres devenues mensuelles (hors vacances scolaires) rassemblent un public toujours plus nombreux, témoignant d'un réel engouement. L'organisation de ces rendez-vous est grandement facilitée par l'accueil bienveillant d'un centre paroissial lausannois, dont la régularité d'utilisation en a fait également un lieu familier pour nos membres de la région.

Suzanne Masliyah,
Nathan Kabbas et
Inès Malka Forster

L'office chabbatique du 8 février a réuni près de 70 personnes dans une atmosphère chaleureuse. Ce moment de partage a été sublimé par les voix de Camille Loze et Marina de Rougemont, dont les chants yiddish ont résonné avec émotion et trouvé un écho vibrant dans l'assemblée, invitée à chanter.



Camille Loze et Marina de Rougemont interprétant Zol Zayn Shabes →



Présentation à la Torah du petit Aaron, fils de Aude Marcovitch Iorgulescu et Ion Iorgulescu ←

COMMUNITIES 2GETHER



RECONSTRUISONS ENSEMBLE

Soutenez Israël là où l'aide est la plus nécessaire : participez à la reconstruction des communautés dévastées du Sud d'Israël. Votre soutien permettra de:

- ✓ Réhabiliter 10 communautés touchées : Kfar Aza, Nir Am, Be'eri, Yated, Magen, Pri Gan, Shlomit, Mivtahim, Yesha et Ein Habesor.
- ✓ Renforcer les habitants et revitaliser la vie communautaire.
- ✓ Répondre efficacement aux besoins grâce à des projets concrets sur le terrain.

Un programme d'aide global, en collaboration avec les communautés juives du monde, pour que personne ne soit laissé seul.

**Agissez maintenant.
Ensemble, reconstruisons l'avenir.**

WWW.KEREN.CH



Le vendredi 7 mars, nous avons eu le plaisir de nous réunir pour célébrer **Pourim**. Jeunes et moins jeunes se sont retrouvés dès 17h30 pour fabriquer des masques et cuisiner des « Hamantaschen » avec rabbi Nathan. Ces deux ateliers ont été un franc succès !



Les personnes déguisées dans l'assemblée sont applaudies →

À la fin de l'office, la Méguilah d'Esther a été interprétée de manière ludique et participative par des volontaires, tous âges confondus, devant une assemblée de 70 personnes. Nous étions toutes et tous ravis que chacune et chacun se prête au jeu. Nous avons terminé la soirée autour d'un délicieux repas canadien et pu déguster les biscuits préparés plus tôt dans une ambiance conviviale.



Les jeunes réunis pour l'allumage des bougies de Chabbat ↑



Un enfant volontaire incarne **Mardochee** refusant de s'agenouiller devant Aman ↑

Conférence du 3 février avec **André Panczer**

Lundi 3 février 2025, André Panczer, ancien enfant caché en Suisse durant la Seconde Guerre mondiale, est venu partager son témoignage devant une quarantaine de personnes. Son récit, d'une grande force émotionnelle, a profondément touché un public de tout âge, et en particulier les jeunes, pour qui la transmission de cette mémoire est essentielle.

Frédéric Hayat

Né en 1935 à Paris dans une famille juive d'origine hongroise, André Panczer a grandi dans une France occupée où les Juifs étaient progressivement exclus et traqués. Conscients du danger, ses parents ont pris la décision déchirante de le cacher et de l'envoyer en Suisse, un choix qui allait lui sauver la vie. Loin d'être un parcours linéaire, son sauvetage a été rendu possible par une extraordinaire

chaîne humaine, faite de courage et de solidarité, qui lui a permis de passer de refuge en refuge, évitant de justesse les rafles et la déportation.

L'un des épisodes les plus poignants de son récit fut ce moment où, enfant, il se retrouva seul dans un train, accompagné par un couple inconnu qui lui offrit protection et réconfort le temps d'une étape. Il ne les a jamais revus, mais leur geste fait

partie de ces actes silencieux de bravoure qui jalonnèrent son parcours. Ce n'est que bien plus tard qu'il apprit que Mila Racine, héroïne du sauvetage des enfants juifs, avait organisé son passage en Suisse avant d'être arrêtée et déportée.

Une fois en Suisse, André fut accueilli avec bienveillance et trouva refuge dans une famille suisse alémanique, qui le traita comme l'un des leurs. Ce lien, tissé dans l'épreuve, n'a jamais été rompu : aujourd'hui encore, il est en contact avec eux. La générosité de ces anonymes lui a permis de survivre et de grandir, malgré la peur omniprésente et l'incertitude du sort de ses parents. Par un miracle rare parmi les enfants cachés, André a retrouvé sa famille après la guerre.

Son témoignage, empreint d'émotion et de gratitude, a captivé l'auditoire. À travers ses mots, il a rappelé que la Shoah n'est pas qu'un chapitre d'histoire, mais une somme d'histoires individuelles, de visages et de destins brisés ou sauvés par des choix déterminants. Il a insisté sur l'importance de la transmission, particulièrement auprès des jeunes, afin que jamais ne s'efface la mémoire de ces événements.

Alors que les derniers témoins de cette époque disparaissent, la voix d'André Panczer est un héritage précieux. Il nous invite à nous souvenir, à comprendre et à transmettre, pour que l'histoire ne se répète jamais. 🇨🇭



← André Panczer et Frédéric Hayat

Soyez sûr de frapper à la bonne porte

Présente depuis 1886, GEROFINANCE - RÉGIE DU RHÔNE, régie pionnière de l'immobilier en Suisse romande. Entrez dans l'une de nos agences et parlons de votre projet !

Tous types de biens et surtout le vôtre.

CELEBRATION EN IMAGES

80 ans de rabbi François

Captures, à l'occasion des **80 ans de rabbi François**, de quelques moments émouvants d'une célébration unique. L'événement, riche en émotions, a réuni de nombreux participants autour d'un homme qui aura marqué plusieurs générations. Une occasion, aussi, de manifester notre gratitude, notre respect, notre amitié, notre reconnaissance et notre joie d'avoir partagé ces instants précieux.



GROS PLAN

Heureux comme un Juif à... Abidjan?

Majoritairement peuplée de musulmans, de chrétiens et d'animistes, la Côte d'Ivoire connaît, depuis quelques années, un phénomène plutôt surprenant : la conversion au judaïsme. Ainsi, à l'instar des Falachas d'Éthiopie, les candidats à la conversion – un processus long et particulièrement difficile – font le choix de devenir juifs. De nouveaux adeptes rejoignent régulièrement une communauté encore marginale au sein de l'Afrique de l'ouest, composée de quelques centaines de fidèles.

Patricia Drai



juive new-yorkaise à but non lucratif, créée en 1994 – accompagne et soutient les communautés juives émergentes à travers le monde, notamment en Afrique, par le don de livres de prières et d'objets rituels ou encore la visite de rabbins.

Aujourd'hui, le pays compte pas moins d'une vingtaine de communautés juives qui se sont fédérées en une Union des communautés juives de Côte d'Ivoire, présidée par Rabbi Avraham Tété. Son objectif est de renforcer la cohésion des différents courants communautaires, de promouvoir les valeurs du judaïsme, mais également d'obtenir la reconnaissance des autorités nationales, au même titre que les autres religions du pays.

Parmi ces groupes, deux communautés se distinguent toutefois par une certaine mise à distance. Les Danites, d'abord, qui pensent descendre de la tribu des Dan, l'une des douze tribus d'Israël, et seraient des cousins lointains des Falachas. Les Breslover, ensuite, disciples du courant fondé sur les enseignements du Rabbi Nahman de Breslev, pour qui la connexion avec Dieu se réalise à travers la joie.

Si « l'Église évangélique se méfie d'un judaïsme qui lui vole des fidèles », les nouveaux croyants semblent tout de même, de leur propre aveu, globalement bien perçus par leurs concitoyens. Ils affirment même que l'antisémitisme n'existe pas en Côte d'Ivoire!

Certes, de nombreuses questions restent encore à régler. Parmi elles : la cacheroite, la création de cimetières, la relation avec les autorités rabbiniques. Ces nouveaux pratiquants aspirent désormais à vivre pleinement leur judaïsme mais également à être considérés comme leurs coreligionnaires vivant en Israël et en Europe.

Israël est-il prêt à les accueillir? La question reste entière... 🇮🇱

Présent aux quatre coins du monde, le mouvement Loubavitch a ouvert, en 2018, un Beth Habad à Abidjan accueillant touristes et travailleurs juifs de passage en Côte d'Ivoire. Incontournable, l'institution offre aux visiteurs l'opportunité de célébrer Chabbat et fêtes dans le respect de nos traditions.

Depuis le début des années 2000, Kulanu (« nous tous » en hébreu) – une association



INVALIDES DE TSAHAL

Solidarité avec Israël ou comment reprendre confiance

Le Comité des « Amis des Invalides de Tsahal, Genève », déjà bien rodé à l'exercice, a organisé, au début du mois de février, un séjour de ski et de surf pour une délégation d'invalides de guerre souffrant de syndromes post traumatiques (PTSD) et de lésions corporelles.

Réfaëla Trochery

Grâce à la générosité de nos donateurs, douze vétérans ont pu s'initier au ski et au surf, encadrés par trois moniteurs bénévoles venus d'Israël et aguerris à ce type d'accompagnement. L'exercice est périlleux car, au-delà de l'aspect purement sportif, il s'agit pour ces jeunes gens d'accepter de tomber et de se relever, au sens propre comme au sens figuré.

Sous la responsabilité de Revital, l'assistante sociale qui travaille depuis de nombreuses années au sein des Beit Halochem et qui les suit tout au long de l'année en leur proposant des activités, les participants ont eu l'occasion, lors des veillées, de s'exprimer. Ils ont partagé leurs ressentis, le déséquilibre familial que leur

syndrome post traumatique engendre, leurs pertes de repères mais aussi les joies et l'espoir que leur procurent ces séjours.

Depuis le 7 octobre 2023, face au nombre croissant d'invalides de guerre et de victimes d'attentats, le Comité des « Amis des Invalides de Tsahal, Genève » organise l'accueil de deux délégations d'invalides par an.

Ces séjours sportifs ont un effet extrêmement bénéfique; leur impact, décelable au bout d'une semaine, se poursuit au fil de temps. Une fois rentrés chez eux les participants continuent de se rencontrer tous ensemble ou par petits groupes, poursuivant ainsi leur processus de réhabilitation.



La Présidente Shoshana Eleini et son Comité souhaitent, une fois encore, adresser un grand remerciement aux généreux donateurs, sans lesquels l'association ne pourrait réaliser ces missions essentielles auprès des vétérans qui se sont battus pour Israël, son peuple et le retour des otages.

Am Israël Haï! 🇮🇱

J'AIME TEL-AVIV

La colonie américaine-allemande, une histoire turbulente

Karin Rivollet

Situé tout au sud de Tel-Aviv, jouxtant Yafo, le quartier de la colonie américaine-allemande est peu connu. Ces quelques ruelles de maisons en bois ne ressemblent en rien aux quartiers environnants. On penserait plutôt à un décor de film d'où un acteur jouant le rôle d'un pionnier nord-américain du XIX^e siècle surgirait à tout instant. Alors que font là ces maisons totalement incongrues ? Remontons l'histoire mouvementée de ce quartier à l'apparence si tranquille...

← Temple Immanuel

Tout débute le 22 septembre 1866 lorsqu'un groupe de 157 colons évangéliques, dont 47 enfants, débarque au port de Jaffa en provenance du Maine. Animés d'un idéal chrétien, ils entreprennent la construction d'un village en Terre Sainte sur une butte de sable, hors des murs de la ville de Jaffa. Dans les cales de leur navire, le *Nellie Chapin*, sont stockés les pans de bois de maisons préfabriquées. L'installation du village est rapide, mais le groupe se heurte tout aussi rapidement aux difficultés.

Même le leader du groupe, le très énergique George Jones Adams, ne peut rien contre les maladies qui déciment les membres de sa communauté dès leur arrivée. Armés de leur seule foi en un christianisme qui vise à reprendre pied en Terre Sainte, le groupe est la cible conjuguée d'autorités ottomanes peu amènes, d'habitants locaux peu accueillants et du climat qui le terrasse en quelques mois. Moins d'un an après leur arrivée, la moitié des colons a déjà refait le voyage en sens inverse. Pour ces colons américains l'aventure se termine avec la vente dès 1867 des maisons en bois d'*Adams City* à des coreligionnaires allemands. Le village passe ainsi en mains de pèlerins protestants qui vont fonder une colonie de Templiers. Leur but : vivre sur la terre de la Bible et, par leur travail et la stricte observance de l'ascèse protestante, recréer l'esprit du Temple mentionné dans les Écritures.

Les maisons à deux étages en bois du Maine sont adaptées au goût des nouveaux propriétaires, toits recouverts de tuiles rouges, balcons et coursives de bois, ferronnerie de fer forgé et jardins complètent les bâtiments d'origine.

D'autres maisons à toits en tuiles rouges sont construites en pierre blanche selon le goût allemand. Vivant de l'agriculture en quasi-autarcie, la colonie de Templiers allemands prospère, malgré les difficultés persistantes. Les colons allemands auxquels se sont joints des Suisses évangéliques seront également soutenus financièrement par des familles restées au pays. En octobre 1898, les colons verront la visite de l'empereur allemand Guillaume II et de son épouse, venus inaugurer le premier tronçon du *J&J*, la voie de chemin de fer Jaffa-Jérusalem (voir Hayom n°92). Pour loger l'auguste hôte, le Baron von Ustinov mettra à disposition sa demeure, au dernier étage de l'*Hôtel du Parc* rue Auerbach. Construit à l'époque des colons, vendu à plusieurs reprises, le bâtiment de cet hôtel sera tour à tour affecté aux voyageurs et pèlerins chrétiens se rendant à Jérusalem, puis deviendra en 1934 un poste de police britannique pendant la période mandataire et sera finalement abandonné entre les années 1970 et 2010.

En 1904, après beaucoup de retard, l'église protestante *Beit Immanuel* est achevée et inaugurée le 31 mai. Malheureusement juste un peu tard pour le Dr F. von Braun de Stuttgart qui décède peu avant l'inauguration du bâtiment qu'il a financé. Cette église, de style totalement européen, demeure de nos jours un lieu de prière luthérien avec des offices en anglais et hébreu tous les samedis et dimanches.

Par la suite, les colons germaniques vont se retrouver du mauvais côté de l'Histoire. En novembre 1917, l'armée britannique chasse les autorités locales ottomanes au cours de la Première Guerre mondiale et occupe la Palestine.

suite →



← Maison à l'abandon

Bien que vivant depuis des décennies dans la *Deutsche Kolonie*, les habitants sont porteurs de la nationalité allemande et, par conséquent, considérés comme ennemis de l'Angleterre. Ils sont arrêtés, déportés en Égypte et voient leurs biens confisqués. En 1920, les autorités mandataires britanniques restituent leurs biens aux colons, mais le répit sera de courte durée. Dès 1940, lors de la Deuxième Guerre mondiale, les colons – qui ont toujours la nationalité allemande – se verront à nouveau exilés, suspectés (souvent à juste titre) de sympathies nazies et dépossédés. Cette fois les Anglais les renvoient en Allemagne et en Autriche ou les déportent en Australie où ils resteront jusqu'en 1946 pour certains ou définitivement pour la majorité. Le gouvernement israélien se verra remettre par les Britanniques les biens des Templiers lors de la création de l'État d'Israël en 1948. Ces bâtiments et terrains serviront de monnaie d'échange dans le cadre de l'accord de compensation avec l'Allemagne dans les années 1960.

Le temps passe. Certains bâtiments laissés vacants et dont l'emplacement est stratégique sont investis et utilisés par Tsahal, l'armée officielle qui a repris les activités de la Hagana à la déclaration

l'indépendance de l'État d'Israël en mai 1948. L'*Hôtel du Parc* abrite dans ses murs décrépits de nouveaux immigrants n'ayant pas trouvé mieux pour se loger. À la fin de la décennie 1950 le quartier est presque vide de ses habitants, il tombe en ruine. Ce ne sont que murs lézardés et jardins abandonnés. La ville moderne, la Tel-Aviv fringante, vivante et bruyante se construit ailleurs au nord où de nouveaux quartiers modernes et aérés sont bâtis.

Un frémissement d'intérêt pour ce quartier délabré naît avec la réhabilitation dans les années 1990 dans le sud de Tel-Aviv des maisons toutes proches du quartier de *Neve Tzedek*. Mais il faudra attendre les années 2000 pour voir l'*American-German Colony* renaître à la vie. Mis depuis sous protection par le Centre de préservation architecturale de la Mairie de Tel-Aviv, les bâtiments ont été patiemment rénovés depuis 2002. C'est le cas du *Maine Friendship House*, une maison en bois sauvée de la démolition en 2001 par des descendants de colons américains. L'histoire de ce bâtiment est éloquent : tour à tour maison de la famille Wentworth, puis d'une famille de Templiers allemands, poste de police anglais lors du Mandat sur la Palestine, poste militaire israélien en 1948, logement

« Alors qui pourrait bien s'intéresser à ces bâtiments vétustes ? »

pour nouveaux immigrants, puis finalement abandonné en 1970, le bâtiment doit sa survie et son nom à la création de l'Amicale du Maine, dédiée à conserver le souvenir des colons du XIX^e siècle, qui en a fait son siège. Le premier étage abrite un petit musée.

Petit à petit, tous les bâtiments dont la restauration est encore envisageable sont consolidés. Le second édifice qui avait vocation de loger les voyageurs, l'Hôtel de Jérusalem rue Auerbach, reprend vie lui aussi. Après avoir abrité des pèlerins sur la route de Jérusalem, un poste de commandement militaire britannique en 1940, un lycée, le ministère de l'Éducation du jeune État d'Israël en 1950, des immigrants désargentés venus du Maghreb entre 1950 et 1960, il a été déserté. Abandonné au vent et à la corrosion du sel marin, le bâtiment est dans un triste état lorsqu'il est acheté par un groupe hôtelier en 2005. La rénovation va durer 12 ans, des fresques sont mises au jour, les éléments de marbre sculpté sont patiemment restaurés. L'hôtel retrouve sa vocation première et son lustre d'antan sous le nom de ses premiers propriétaires, les frères John et George Drisco, originaires du Maine. Rouvert en 2018 en établissement de luxe de la chaîne Relais & Châteaux, l'Hôtel Drisco conserve le cachet et beaucoup de détails du bâtiment inauguré en 1866 et abrite le restaurant baptisé John and George. Au-dessus de la porte d'entrée l'inscription « Tes murs seront sacrés » en allemand et anglais fait référence à l'idéal



↑ L'Hôtel Jérusalem devient l'Hôtel Drisco

des colons qui, par leur foi, souhaitent célébrer la venue du Rédempteur en Terre Sainte.

La petite maison en bois du Maine de Rolla Floyd est encore debout, elle est le témoin d'une des rares histoires à succès des colons américains. Rolla Floyd débarque du *Nellie Chapin* avec mari, enfants, cheval, calèche et maisonnette en pièces détachées le 22 septembre 1866 avec le groupe venu du Maine. Malgré l'adversité Rolla Floyd met sur pied un service de calèche pour transporter les voyageurs du port de Jaffa à Jérusalem, et la demande suit. Par la suite elle offre ses services touristiques à l'agence Thomas Cook pour aider les

visiteurs sur place. Elle s'intégrera à la communauté des Templiers allemands lorsque ceux-ci reprendront le village des mains américaines.

Ce joli quartier tranquille vaut certainement la balade. N'y cherchez ni café animé ni boutique à la mode. Parcourir les rues Auerbach et Hoffman en lisant les plaques historiques apposées sur cette poignée de bâtiments permet de se replonger dans l'histoire de ces colons venus s'installer là par idéal. Combien de rêves brisés, de décès précoces, de sanglots de colons déçus ces murs ont-ils connus ? Ce quartier paisible aux airs bobo cache bien ses secrets sous le soleil radieux du Moyen-Orient. 📍

Décès de Rose Girone, doyenne des survivants de la Shoah

Rose Girone, survivante de la Shoah, est décédée à l'âge de 113 ans. Née en 1912 à Janov, en Pologne, elle était considérée comme la survivante de la Shoah la plus âgée connue au monde. Issue d'une famille juive ayant émigré en Allemagne, elle fuit le régime nazi en 1939 avec son mari Julius Mannheim, libéré du camp de Buchenwald grâce à un visa pour Shanghai. C'est dans cette ville portuaire, alors l'un des rares refuges ouverts aux Juifs d'Europe, qu'elle sauve sa famille de la misère grâce à son talent pour le tricot.

Installée après-guerre aux États-Unis, elle fonde un commerce prospère à New York, «Rose's Knitting Studio», et devient une figure bienveillante du quartier de Forest Hills, dans le Queens. Elle y enseignera le tricot avec passion pendant des décennies.

Témoignant de son passé auprès de la USC Shoah Foundation et d'institutions mémorielles, elle n'a jamais cessé de partager son histoire, incarnant la résilience et la transmission. Jusqu'à ses derniers jours, Rose conservait une vivacité et une lucidité remarquables. Elle attribuait sa longévité à un but quotidien, à sa famille et... au chocolat noir.

«*Rien n'était trop difficile à ses yeux*», a résumé son fils Bennicasa. «*Elle était la Oma de tout le monde.*»



↑ Rose Girone et sa fille Reha. Shanghai, 1940



← Rose Girone (13 janvier 1912 – 24 février 2025)



→ Agnès Hirschi et Ruth Dreifuss

© Carl Lutz Society

EXPOSITION

Une nuit au musée...

Frédéric Hayat



↑ Carl Lutz, 1959

Le 21 mars, dans le cadre de la Nuit des musées, la Société Carl Lutz a présenté une exposition dédiée au diplomate suisse au Palais fédéral à Berne. Cette soirée commémorative a mis en lumière le courage de Carl Lutz, qui a sauvé des dizaines de milliers de Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. L'événement a été marqué par la présence d'Agnès Hirschi, sa belle-fille, qui a pu échanger avec les présidents des deux chambres du Parlement, Maja Riniker et Andrea Caroni. Ces rencontres ont souligné

l'importance du travail de mémoire et du devoir de reconnaissance. Ruth Dreifuss, ancienne présidente de la Confédération, a également tenu à être présente pour exprimer son soutien à cette initiative. Elle a salué l'engagement de Carl Lutz et l'importance de transmettre son histoire aux générations futures. L'exposition a attiré un large public venu découvrir ou redécouvrir cet épisode majeur de l'histoire suisse. À travers des documents, des témoignages et des photos, elle a rendu hommage à un homme de conviction.

Margot Friedländer, une autre grande témoin de la Shoah nous a quittés

Rescapée de la Shoah et figure majeure de la mémoire en Allemagne, Margot Friedländer est décédée à Berlin le 9 mai, à l'âge de 103 ans. La cérémonie prévue pour lui remettre l'une des plus hautes distinctions allemandes avait été annulée en raison de son état de santé.

Revenue à Berlin en 2003 après soixante ans d'exil à New York, cette citoyenne d'honneur de la capitale allemande s'était consacrée à transmettre son histoire aux jeunes générations, plaidant inlassablement pour la réconciliation et l'empathie : «*Soyez humains*», rappelait-elle encore récemment.

Née en 1921 dans une famille juive, elle perd ses parents et son frère déportés sous le nazisme, avant d'être internée à Theresienstadt en 1944, où elle rencontre son futur mari, Adolf Friedländer. Ensemble, ils refont leur vie aux États-Unis. De retour à Berlin en 2010, elle devient une voix centrale de la mémoire allemande.

Le président Frank-Walter Steinmeier a salué une femme qui «*a offert la réconciliation à notre pays malgré tout ce qu'elle a subi*».



↑ Margot Friedländer, née le 5 novembre 1921 à Berlin sous le nom de Margot Bendheim et décédée le 9 mai 2025 à Berlin

© Peter Badge/Typosi



dense du centre d'Israël, de conserver les talents professionnels et académiques sur place et de créer de nombreux emplois localement.

Le Dr Doron Markel, le scientifique en chef du KKL-JNF commente: « Au-delà des prouesses technologiques et environnementales, notons l'impulsion significative donnée à la région grâce à ces réalisations, qui conduisent à un renforcement régional et démographique ainsi qu'à un succès économique croissant de la Galilée. Ces réalisations s'inscrivent dans la ligne stratégique du KKL-JNF qui consiste à soutenir activement la lutte contre la crise climatique, le renforcement de la Galilée et du Néguev. Nous sommes fiers de prendre part à cet important projet porteur d'avenir ».

L'objectif du projet axé sur la durabilité se reflète sur l'architecture du bâtiment. Cet édifice écologique de pointe prend en compte les conditions climatiques, recycle autant que possible et économise plus de 30% de la consommation énergétique d'un bâtiment ordinaire. Son mur extérieur est végétalisé et les espaces intérieurs sont baignés de lumière naturelle, l'isolation thermique est soignée. Les travaux de terrassement ont été minimisés et les matériaux verts privilégiés. Des dispositifs spéciaux de traitement des eaux de ruissellement et usées ainsi que des panneaux solaires permettent de substantielles économies d'eau et d'énergie.

« Le complexe sera un moteur de croissance unique qui changera le visage de la région et créera des perspectives pour ses habitants » déclare Elad Shamir, le PDG du Centre d'Innovation Kinneret. « Il offrira des horizons à des milliers de familles dans la périphérie nord d'Israël et deviendra la charrue du XXI^e siècle, poursuivant ainsi l'élan de l'époque des pionniers. »

D'un partenariat avec le Kinneret Academic College et la société Zemach Mifalim est né le Kinneret Climate Innovation Center (KIC) afin de développer des programmes de recherche novateurs dans de nombreux domaines comme la lutte contre le réchauffement climatique et la désertification, la préservation de l'eau, le développement durable et les énergies alternatives, l'alimentation et l'agritech. Plus de 150 projets par an voient ainsi le jour.

Le KIC est situé sur les rives du lac de Tibériade et s'étend sur 7'000 m². Il comprend, entre autres, des laboratoires de recherche et d'étude, un centre d'innovation, un complexe de bureaux pour les start-up. Ce centre technologique permet une interaction dynamique entre la recherche et l'éducation.

Situé dans la périphérie nord du pays, le KIC permet de décentraliser la région

KKL-JNF

Innover et partager!

Réfaëla Trochery

Depuis plus de 124 ans, le KKL-JNF s'engage dans le développement durable d'Israël et la préservation des ressources environnementales pour les générations futures. Il participe aux conférences climatiques internationales et partage son expertise technologique en matière de foresterie, de gestion de terres désertiques et de sécurité alimentaire avec des pays arides, notamment le Kenya, le Rwanda, l'Éthiopie et l'Inde. Le KKL-JNF les aide ainsi à renforcer leur résilience environnementale et leur adaptation en prévision du changement climatique et des événements météorologiques extrêmes.

KKL-JNF

Le KKL-JNF au Talmud Torah du GIL: Un voyage enchanté éducatif

Anouk Safdie

Pour célébrer Tou Bichevat 5785, le KKL-JNF a fait escale au Talmud Torah du GIL à Genève et à Lausanne, offrant aux enfants une immersion unique dans l'univers des arbres et de la nature à travers des activités pédagogiques et interactives.

À Genève: un spectacle enchanteur autour des arbres

Les élèves ont eu la joie d'assister au spectacle *Arbristoires*, animé par Laurent Azuelos. Mêlant contes, musique et poésie, ce botaniste et conteur a transporté les enfants dans un monde où les arbres prennent vie et murmurent leurs secrets. Chaque histoire, empreinte de sagesse et de symbolisme, a éveillé leur conscience sur l'importance des arbres dans l'écosystème et leur lien profond avec la terre d'Israël.

L'interaction entre le conteur et son jeune public a rendu ce moment vivant et captivant. Les enfants ont écouté avec fascination, ri et participé à ce voyage imaginaire où la nature devient un personnage à part entière. Pour prolonger cette découverte, le KKL-JNF a offert au GIL un exemplaire du livre *Arbristoires, histoires naturelles & botanique poétique*, écrit par Laurent Azuelos et illustré par IZOU. Les élèves pourront le consulter sur place et continuer à explorer cet univers enchanteur.

À Lausanne: un atelier autour du basilic et de la nature en Israël

Le KKL-JNF a proposé aux élèves, par petits groupes, une approche plus expérimentale avec un quiz interactif sur la nature en Israël, suivi d'un atelier de plantation de basilic. Cette plante, étudiée par des chercheurs israéliens pour ses propriétés médicinales, a permis aux enfants de repartir avec leur propre pot, symbole de leur engagement en faveur de l'environnement et de leur lien avec la terre d'Israël.

Ce fut, pour le KKL-JNF, l'occasion de rappeler aux jeunes générations son rôle central dans la reforestation, la préservation de l'eau, la recherche en matière de lutte contre la désertification, la transmission et l'éducation, en Israël et dans le monde.

Faites d'Israël votre héritier

En faisant un legs en faveur de KKL-JNF Suisse, vous créez un lien avec Israël pour l'éternité.

Pensez-y dès maintenant.

Dans le cadre d'un entretien confidentiel, nous vous conseillons et vous accompagnons dans votre démarche.

En outre, sur simple demande, nous nous ferons un plaisir de vous envoyer notre brochure d'information.

Fonds National Juif (Suisse) · Keren Kayemeth Leisraël
Téléphone: 044 225 88 00 | E-Mail: legs@kklsuisse.ch

Depuis 1901, le KKL-JNF s'engage pour la nature et la qualité de la vie en Israël.




↑ Conte *Arbristoires*, Laurent Azuelos



↑ Médaille des Justes, Préfecture de Lyon

JUSTE PARMIS LES NATIONS

Léon Péray: un Juste parmi les nations

Patricia Draï

Moszek Mierzynski et sa fille Rywka ont échappé à la mort durant la Seconde Guerre mondiale grâce au courage et à l'action de Léon Péray. Hélas, l'épouse et la fille cadette de Moszek ont toutes deux été arrêtées le 4 avril 1944, déportées le 29 avril par le convoi n°72, puis assassinées à Auschwitz.

Léon Péray est l'un des 98 membres du corps préfectoral du Rhône – femmes et hommes – reconnus Justes parmi les Nations, qui ont choisi la désobéissance plutôt que le déshonneur pour sauver des vies.

Lors d'une cérémonie organisée dans les salons de la Préfecture du Rhône, par le Comité français pour Yad Vashem – représenté dans notre région par Sylvie Altar et Gérard Panczer – Léon Péray a été, à son tour, reconnu «Juste parmi les

Nations» en présence de ses petits-enfants Marie-Stanis et Loïc. Stéphane, quant à lui, vit en Thaïlande et s'il n'a pu être présent à la cérémonie, il a effectué toutes les démarches nécessaires à cette reconnaissance.

Richard Zelmati, Président du CRIF Auvergne Rhône-Alpes, des personnalités de la région et près de 200 invités participaient également à ce temps fort.

Lors de sa prise de parole, la Préfète Fabienne Buccio a évoqué le parcours de Léon Péray mais également le contexte historique: « La Shoah n'est pas une tragédie née du chaos de la guerre. C'est l'aboutissement d'un projet planifié, porté par une idéologie de haine et mis en œuvre avec une précision implacable, avec une rigueur des plus glaciales » a-t-elle rappelé.

Résistant, l'inspecteur de police a fourni de fausses cartes d'identité à des Juifs

traqués, les sauvant d'un sort tragique et même s'il a toujours fait preuve d'une grande humilité jusqu'à son décès survenu en 1993, à l'âge de 86 ans, ses descendants qui assistaient à la cérémonie en son honneur ont exprimé la grande fierté de toute leur famille à l'évocation de son parcours exemplaire.

Sylvie Altar a précisé que depuis sa création décidée en 1953 par la Knesset, « le Comité Yad Vashem a honoré 28'217 «Justes parmi les nations» dans le monde dont 4'400 en France et 948 dans la région Auvergne Rhône-Alpes ». Et de souligner que « s'il n'existe pas de profil type des Justes, ils étaient tous dotés de nombreuses qualités: la lucidité, l'empathie, l'énergie et la modestie » avant de rappeler la phrase de Simone Veil: « C'est grâce aux Justes parmi les nations que je suis fière d'être Française et fière d'une partie de l'humanité ».

ACTU

« Nous vivons sur un nuage de fumée »

Entretien avec Ayala Metzger, membre de la communauté du Kibboutz Nir Oz et belle-fille de Yoram Metzger, assassiné en captivité. Les propos prononcés et recueillis – parfois sensibles – n'engagent que la personne interviewée.

Shelly Alfred

Les événements du 7 octobre ont énormément affecté votre famille. Depuis, vous ne cessez de vous battre pour le retour des otages. Qu'avez-vous fait immédiatement après le massacre ?

Après le premier mois, j'ai rencontré des membres de la Knesset et des ministres. Ils nous ont dit que c'était horrible mais qu'ils ne pouvaient rien faire. Pour nous, il n'y a qu'une seule entité à laquelle s'adresser: le gouvernement, les « parents » des citoyens.

En novembre, certaines familles ont installé une tente devant la Knesset, en scandant « jusqu'à ce que le gouvernement prenne ses responsabilités, nous serons là. » Un activiste du Likoud y a mis le feu. Là, quelqu'un qui connaissait Ron Arad, le navigateur de l'armée de l'air qui n'est jamais revenu, m'a parlé. Il m'a dit que si nous ne nous battions pas pour eux, ils ne reviendraient jamais. Nous avons alors organisé un convoi de voitures vers Jérusalem avec ce message: « un accord maintenant ». C'était avant le premier accord. Plus tard, j'ai rencontré Netanyahu à deux reprises. La première fois, c'était avec l'ensemble du cabinet de guerre. Il n'a rien dit et, à un moment donné, il a prononcé ces mots: « maintenant, je vais vous laisser parler » et a pratiquement laissé les familles se battre entre elles. En décembre, le Hamas a publié la vidéo des trois otages adultes, parmi lesquels se trouvait Yoram. Le lendemain, une deuxième réunion a eu lieu et il a déclaré: « Allez dans le monde entier, demandez de l'aide ». Il n'a jamais présenté de plan substantiel autre que la guerre; il nous a simplement envoyés

supplier le monde. J'ai posé une question sur une coalition internationale avec les pays musulmans modérés, avec lesquels nous avons des relations pacifiques. Il a répondu qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient. Les gens revenaient de missions dans le monde entier et disaient que tout le monde veut aider, mais qu'en fin de compte, la clé se trouve en Israël.

Qu'aurait-il fallu faire à ce moment-là ?

Arrêter la guerre, conclure un accord et s'il y avait la moindre violation de l'accord, reprendre la guerre. Nous avons consulté des experts qui nous ont dit que c'était possible, mais tout le monde voulait la victoire et la vengeance. Nous avons peur que d'autres otages meurent si les combats se poursuivaient. Quand vous bombardez des tunnels, comment pouvez-vous retrouver les otages plus tard? La guerre doit être utilisée comme un levier de pression pour parvenir à un accord. Le gouvernement n'arrêtait pas de nous dire qu'il était sur le point de conclure un accord. Puis, juste avant que l'accord ne soit conclu, quelqu'un était assassiné. Cela est arrivé une fois, deux fois, et plus encore. Le nombre de cibles terroristes potentielles est sans fin... Netanyahu n'avait pas vraiment besoin de maintenir la coalition unie, car l'opposition lui avait promis qu'elle soutiendrait un accord sur les otages et empêcherait la chute du gouvernement. J'ai consacré deux mois à Aryeh Deri (parti Shas), en essayant de le convaincre de faire pression sur Netanyahu pour qu'il parvienne à un accord. Il a envoyé sa femme organiser des prières de masse pour les otages mais en réalité, il n'a rien fait. Il aurait pu menacer

de quitter le gouvernement s'il n'y avait pas d'accord. C'est ce qu'il a fait lorsque le gouvernement a osé envisager de recruter de jeunes Haredim dans Tsahal. Je voudrais dire à ceux qui vivent à l'étranger que nous vivons sur un nuage de fumée, sur une fausse perception de ce qu'est Israël et de ce qu'est Tsahal. Il y a un fossé énorme entre les paroles et les actes...

« Avant même 2014, les habitants du sud d'Israël disaient qu'ils entendaient creuser le sol la nuit. Israël subissait d'ailleurs et depuis des années des frappes de missiles de Gaza: les Israéliens appelaient cela des « gouttes ». D'une part, le gouvernement israélien a renforcé le Hamas en transférant l'argent du Qatar. D'autre part, trois fois par an, Israël menait une sorte d'opération à l'issue de laquelle il s'adressait aux médias pour déclarer: nous avons gagné... »

Ayala Metzger

suite →



↑ Familles d'otages, Ayala Mezger au centre

Pourquoi certaines familles ont-elles soutenu la guerre ?

Au « Forum Tikva », les familles des otages étaient favorables à la guerre parce qu'elles croyaient que c'était le seul moyen de récupérer leurs enfants. « S'ils meurent, ils mourront pour Israël », disaient-ils. J'aurais voulu être dans cet état d'esprit, mais je ne croyais pas que le gouvernement ferait tout ce qu'il pourrait pour les récupérer.

Netanyahou a reçu plusieurs invitations, dont une de Yarden Bibas lui-même, pour lui rendre visite à Nir Oz. Vous attendez toujours...

Aucun représentant du gouvernement ne nous a appelés avant que nous ne fassions la Shiva pour Yoram. Personne n'a appelé Tami - l'épouse de Yoram - après son retour de captivité. J'ai réalisé que la moitié du parti Likoud est composée de Kahanistes extrémistes, qui sont des « fascistes » dans tous les sens du terme. Ils ont besoin de cette guerre parce que tant qu'elle dure, il y a une fausse unité, tout le monde doit obéir, les gens ont peur d'être bombardés. Chaque fois que les choses ont commencé à se calmer, ils ont déclenché un nouveau front : Syrie, Liban, Iran, Yémen. Cela n'a jamais cessé.

Est-ce que l'armée devient un instrument politique ?

Savez-vous que Tsahal propose désormais aux citoyens israéliens d'effectuer des visites dans les nouvelles zones

récemment reprises à la Syrie ? Ma fille s'est récemment engagée. Tsahal lui a donné l'autorisation spéciale de porter le pin's des otages. Chaque soldat qui entre dans la bande de Gaza est autorisé à porter sur son épaule un écusson avec le symbole du mashiach et du temple. Tsahal n'a jamais déclaré clairement qu'une telle chose était illégale. Un pin's pour les otages est politique alors que réciter une prière avant d'envoyer des bombes ne l'est pas ? C'est alors que le comportement horrible de certains soldats a commencé. Même si la moitié seulement des histoires est vraie, je refuse d'être associée à cela. Cela relègue ma lutte au second plan.

« Ils ne sont pas morts, ils ne font que souffrir » - Netanyahou, le 24 juillet, lors d'une discussion au cabinet de guerre.

Qu'avez-vous ressenti en entendant cette phrase ?

Il est extrêmement difficile d'accepter que « papa et maman » - ces figures censées nous protéger - puissent, en réalité, poursuivre d'autres intérêts. C'est pourtant le cas. Benjamin Netanyahou, par exemple, n'a aucun intérêt à mettre fin d'un seul coup aux conséquences sadiques du 7 octobre en ramenant tous les otages en même temps. D'autres considérations, notamment politiques, le motivent. Au mieux, il négociera un nouvel accord par étapes, en laissant, au passage, certaines personnes mourir dans une souffrance inimaginable.

À Genève, nous manifestons devant le siège de l'ONU. Que pensez-vous du fonctionnement de cette organisation ?

Nous attendons beaucoup de l'ONU, mais ce n'est pas une organisation qui semble avoir de l'autorité. Malgré toutes mes critiques à l'égard de l'ONU, elle a tout de même fait des déclarations à chaque occasion possible pour mettre fin à la guerre et rendre tous les otages. Netanyahou ne cesse de la salir. Il dénonce cette organisation alors que nous n'avons nulle part où aller.

C'est pour cela que vous vous êtes adressés à Trump ?

Nous nous sommes tournés vers Miriam Adelson, philanthrope juive qui soutient le Président des États-Unis. Mais peut-elle sauver tous les otages ? Je ne pense pas. Juste avant que Trump n'arrive au pouvoir, Ron Dermer, le messenger de Netanyahou, a informé Trump que tous les otages étaient morts. Les familles des otages ont dû le convaincre qu'ils étaient vivants.

Les manifestations à l'étranger ont-elles été utiles ?

Il est important de sensibiliser l'opinion publique, mais à un moment donné nous avons perdu notre public à l'étranger. Si nous ne sommes pas capables de nous regarder en face dans un miroir, la lutte pour les otages devient pathétique.

Aurions-nous dû nous battre pour arrêter la guerre ?

Oui, sans équivoque, d'autant que Netanyahou « n'est pas Israël ». Le groupe démocratique en Israël s'amenuise. Nous avons besoin de l'aide des communautés juives qui défendent les valeurs démocratiques et les droits de l'homme. Israël ne peut survivre qu'en tant que démocratie. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons maintenir une science de haut niveau, ce qui nous permettra de maintenir notre sécurité. Nous devons nous battre pour la démocratie et la possibilité d'un avenir sain dans ce pays. 🇮🇱

ENTRETIEN

Mémoire, vigilance et transmission : Jerry Lipszyc et le nouveau souffle de l'Association **Yad Vashem Suisse**

Malik Berkati



← Jerry Lipszyc entouré de Sam Fayon et Billy Spielmann (membres du bureau Yad Vashem Suisse)

Dans un monde où les défis liés à la mémoire et à la vigilance face à l'intolérance demeurent plus que jamais d'actualité, la transmission de l'histoire de la Shoah s'impose comme un devoir collectif. C'est dans cette perspective que s'inscrit l'action de l'Association Yad Vashem Suisse, une association d'intérêt public fondée dans le but de préserver la mémoire des victimes et de sensibiliser les générations présentes et futures.

Soutenant activement le mémorial Yad Vashem à Jérusalem - référence mondiale en matière de commémoration et de recherche sur la Shoah - cette organisation helvétique incarne un engagement profond en faveur de la compréhension historique, de la lutte contre l'oubli ainsi que du dialogue autour des valeurs de tolérance et de dignité humaine.

À travers des événements, des expositions et des programmes éducatifs, l'association œuvre à ancrer dans les consciences

les leçons universelles de cette tragédie. Leur démarche, à la fois pédagogique et mémorielle, vise non seulement à honorer les personnes disparues, mais aussi à interroger notre présent. En rappelant les mécanismes ayant conduit à l'indicible, ils invitent à une réflexion commune sur la responsabilité individuelle et collective dans la prévention des discriminations. Entretien avec son dynamique président, Jerry Lipszyc.

Pouvez-vous nous raconter votre parcours et ce qui a forgé votre engagement ?

Je suis belge, naturalisé suisse depuis quelques années. J'ai grandi dans une famille profondément marquée par la Shoah. J'entretenais une relation fusionnelle avec mes grands-parents paternels. Mon grand-père paternel, né en 1927 en Pologne, a vu son destin basculer lorsque les nazis ont envahi le pays. Issu d'une famille religieuse, il a été déporté avec ses parents, son frère et sa sœur à l'âge où il aurait dû célébrer sa Bar-mitzvah.

Il a vu sa mère, son frère et sa sœur être envoyés à Treblinka, où ils ont très probablement été assassinés dans les chambres à gaz. Lui a survécu à l'enfer, passant avec son père par plusieurs camps de travail, notamment celui de Dora.

Il était originaire d'un petit village au sud de Łódź, Piotrków, également ville natale du grand rabbin d'Israël, Rav Meïr Lau, lui aussi rescapé des camps. Libéré du camp d'extermination de Buchenwald, mon grand-père a perdu son père à l'infirmerie du camp, probablement lors de bombardements alliés. Affaibli, atteint du typhus, il n'aurait vraisemblablement pas survécu à la « marche de la mort ». Mon grand-père a été libéré, je crois, par l'Armée rouge.

Il a ensuite rejoint la Belgique, où il a rencontré ma grand-mère. Bien qu'il ait envisagé un temps de partir en Palestine, il s'est finalement établi en Belgique, où il a fondé une famille. Mon père a eu deux enfants : ma sœur et moi. Mes parents ont été très engagés dans la fondation de la troisième école juive de Bruxelles. J'ai grandi dans cet environnement militant, très proche de mon grand-père paternel.

Du côté maternel, mes grands-parents, bien que moins présents, avaient également vécu les ravages de la guerre. Mon grand-père maternel s'était caché à Bruxelles, tandis que sa famille était déportée à Auschwitz.

suite →

À votre arrivée en Suisse, vous vous êtes donc engagé ?

En Suisse, j'ai tenté de m'impliquer dans la création d'un mouvement de jeunesse juive à Genève. Mais la communauté y était peu réceptive, ce qui m'a profondément frustré. J'ai ensuite occupé diverses fonctions au sein de la communauté, jusqu'au jour où Sam Fayon m'a dit : « Il y a des choses à faire pour les Amis suisses d'Israël. »

J'ai toujours cultivé un militantisme actif, fondé sur l'éducation, la transmission du savoir et la mémoire, en particulier auprès des jeunes. Comment leur expliquer le passé lorsqu'ils n'ont plus accès aux sources primaires ? Mon grand-père est décédé en 2010 ; mes enfants ne l'ont pas connu. Je fais partie de la dernière génération à avoir entendu ces témoignages de vive voix. Pour moi, il est capital qu'ils sachent d'où nous venons, afin de comprendre qui nous sommes. Ce militantisme repose sur l'éducation, le partage du savoir et la tolérance – des valeurs fondatrices de ce que nous avons tenté de construire avec Sam.

Comment s'est concrétisé votre engagement au sein des Amis suisses de Yad Vashem ?

Avec Sam Fayon, nous avons mobilisé nos contacts et décidé de reprendre les rênes. Sam est le fils d'une figure emblématique : sa mère, Ruth Fayon (1928-2010), survivante des camps de concentration, a consacré sa vie, dès les années 1960-1970, à promouvoir la mémoire dans les écoles.

Récemment, le Conseil d'État genevois a d'ailleurs renommé la place de la Petite-Fusterie en place Ruth-Fayon. Nous organiserons un événement en son honneur le 15 octobre 2025. Avec Sam, nous insufflons une nouvelle énergie aux Amis suisses de Yad Vashem, en dynamisant l'association et en opérant un changement d'identité : elle porte désormais le nom d'Association Yad Vashem Suisse. J'ai succédé à la tête de l'association à Joël Herzog, frère d'Isaac Herzog, l'actuel président de l'État d'Israël.

Quels projets concrets avez-vous déjà menés avec Yad Vashem Suisse ?

Avec Sam Fayon, nous avons opté pour une stratégie de levée de fonds ciblée, à rebours de nombreuses associations qui

sollicitent le grand public. Nous avons préféré approcher des donateurs et donatrices triés sur le volet. Cette approche, mise en œuvre entre 2023 et 2024, a permis de positionner la Suisse parmi les principaux pays contributeurs au niveau mondial en faveur de Yad Vashem.

Grâce à l'engagement de deux familles suisses – dont je préserverai ici l'anonymat –, nous avons pu financer deux extensions majeures du musée de Jérusalem. D'abord, un espace sensoriel destiné à faire ressentir la vie juive en Europe de l'Est avant la guerre, à travers des parfums, des ambiances sonores et des installations immersives. Ce dispositif, véritablement novateur, a été intégralement financé par une famille suisse qui se rendra sur place à l'occasion de l'inauguration. Ensuite, un centre éducatif, situé dans la Vallée des Communautés, dédié à l'histoire des communautés juives à travers le monde, en particulier dans les pays arabes, avant et après la Shoah. Ce projet, porté par une seconde famille engagée de longue date dans l'éducation, met en lumière un héritage souvent méconnu.

Vous parlez de sensibiliser les jeunes. Comment voulez-vous les mobiliser ?

Nous avons organisé un débat avec Rachel Kahn autour d'un thème central : la lutte contre l'antisémitisme sur les réseaux sociaux et les dérives d'Internet. L'événement a rassemblé quelque 250 participants, dont 35 à 40 jeunes. À la fin, ces derniers ont exprimé une forme de frustration : « Nous n'avons pas pu prendre la parole face à 200 adultes. Dans une classe ou un petit groupe, on se sent davantage en confiance. »

Face à ce constat, nous avons lancé *Next Generation*, un comité jeune destiné à repenser notre approche. Leurs propositions sont à la fois audacieuses et pragmatiques : reprendre en main les réseaux sociaux de l'association, organiser des activités intimistes, en petits groupes d'une vingtaine de personnes, animer des ateliers thématiques sur le rappel historique du conflit israélo-palestinien, proposer une analyse critique de termes comme « génocide », « apartheid » ou « nettoyage ethnique » largement diffusés dans l'espace public, offrir des outils concrets pour réagir face

aux discours haineux et même, enfin, initier au Krav Maga, tout en créant des moments conviviaux favorisant les échanges. Le premier événement qu'ils organiseront cet été portera sur le « devoir de mémoire », dans un format adapté aux 18-23 ans. C'est un défi de taille, mais nous avons toute confiance dans cette jeune équipe, dynamique et prometteuse ! Par ailleurs, nous remettons chaque année un diplôme symbolique aux adolescentes et adolescents de la communauté israélienne à l'occasion de leur passage à l'âge adulte. Ce diplôme s'accompagne d'une invitation adressée à leur famille pour visiter Yad Vashem lors d'un prochain voyage en Israël. L'objectif est d'allier transmission familiale, ancrage mémoriel et découverte historique.

Visiter Yad Vashem, c'est traverser l'horreur de la Shoah, mais aussi ressortir vers la lumière : à la fin du parcours, vous quittez le musée sous le soleil de Jérusalem. Ce vent, cette clarté, c'est la vie. Israël incarne la résilience et l'avenir du peuple juif. C'est pourquoi nous encourageons ces visites dès l'âge de 13 ans.

Comment réagissez-vous à la recrudescence des actes antisémites en Suisse ?

En rappelant que le travail de mémoire constitue un levier essentiel dans la lutte contre l'antisémitisme. À ce titre, nous diffusons régulièrement des expositions itinérantes, élaborées à partir de ressources fournies par Yad Vashem, portant notamment sur le rôle des femmes durant la Deuxième Guerre mondiale ou encore sur la place de l'art dans les contextes de persécution. Nous mettons également à disposition une vaste documentation sur les Justes parmi les Nations, figures de courage souvent méconnues.

En 2024, nous avons organisé une exposition centrée sur la vie juive pendant la Shoah – non pas sur la mort, mais sur les élans de vie qui ont subsisté malgré l'oppression. Des photographies de mariages clandestins, de Bené-mitzvah, des récits de célébrations religieuses ou familiales témoignent d'une résistance silencieuse, profondément humaine. Une manière de rappeler que même au cœur de l'horreur, l'humanité persiste. 🕊



CULTURE

Michel Kichka revisite les histoires héroïques du 7 octobre 2023

Paru chez Delcourt en septembre 2024, *Au cœur du 7 octobre*, dont le dessinateur israélo-belge est coauteur avec onze autres dessinateurs israéliens, sortira en Israël au mois de juin. L'album en hébreu est de nature à délier les langues, au sein d'une société encore traumatisée.

Nathalie Harel

Michel Kichka, d'origine belge et fils d'un survivant de la Shoah, participe à cette thérapie collective par les récits de témoins. Cet album retrace en bandes dessinées douze récits de civils israéliens ayant sauvé des vies lors du 7 octobre. « On a assisté dès le début à une explosion de storytelling, dans l'urgence et dans un réflexe de survie. Des histoires de victimes comme des récits de bravoure, illustrant la mobilisation exceptionnelle de la société civile israélienne, lors des attaques terroristes et du fait la défaillance de notre État », confie le célèbre dessinateur de presse.

C'est le hasard qui a conduit Michel Kichka à évoquer l'attitude héroïque d'un chauffeur de taxi bédouin. « Ouri Fink, l'initiateur du projet, m'a demandé de mettre l'histoire de Yossef Al Ziadna en images », précise Michel Kichka. « Yossef est un bédouin du Néguev. Il est Israélien et fier de l'être, musulman croyant mais pas pratiquant. Je l'ai rencontré afin qu'il me raconte cette terrible journée du 7 octobre. Il m'a profondément touché par son humanité et son courage, sa bravoure et son humilité. Raconter son histoire m'a permis de montrer un aspect peu connu de la société israélienne. Depuis je suis régulièrement en contact avec Yossef ».

suite →



← Michel Kichka

Cette initiative collective mémorielle recueillant la parole de ces Israéliens qui ont vécu l'horreur est une réussite. Non seulement, cet album permet de saisir la réalité d'une journée sans précédent dans l'histoire de l'état d'Israël, mais il rend hommage à tous ceux qui ont subi cette abomination et pérennise le courage de gens ordinaires qui ont accompli des actes extraordinaires en sauvant des vies. Tout en favorisant le dialogue et l'échange aux vertus libératoires.

« La parole a un effet thérapeutique, même si c'est douloureux et que cela déclenche des larmes, c'est préférable au silence et surtout, cela se passe dans des circuits non officiels, confirme Michel Kichka. Pour perpétuer le souvenir de la Shoah, les Israéliens ont inventé des rencontres intitulées « Zikaron ba salon », des causeries organisées dans le salon des témoins. On assiste à un phénomène similaire ».

Il rappelle que lors du dernier Salon du livre israélien organisé en juin 2024, plus de 80 ouvrages étaient consacrés au 7 octobre. « Je m'attends à ce que ce chiffre soit multiplié par quatre d'ici trois ans, car on ne peut dissocier cette date de la guerre de 16 mois qui a suivi. Ce récit va ressurgir à l'instar de ce qui s'est produit après la Guerre de Kippour », conclut le dessinateur. Michel Kichka observe l'émergence de personnalités civiles hors normes pendant cette période d'une rare intensité. Soumis à un calvaire de plus de 540 jours les proches des otages se sont ainsi transformés par la force des choses, en orateurs influents à l'étranger comme sur le plan national. 🇮🇱

Le « Plantu israélien »

Né à Liège en 1954, Michel Kichka est l'un des représentants les plus connus de la caricature israélienne. Il abandonne ses études d'architecture en Belgique pour s'installer en Israël où il étudie le graphisme de 1974 à 1978. Depuis, il travaille comme illustrateur, bédéiste et cartooniste. Il collabore comme dessinateur éditorialiste à des chaînes de TV israéliennes (Channel 2, Channel 1, i24 news) et françaises (TV5 Monde) et dessine régulièrement pour *Courrier International* et pour *Regards* (Belgique).

Il enseigne également aux Beaux-Arts de Jérusalem depuis 1982.

Ancien président de l'Association des Cartoonistes Israéliens et conseiller scientifique du Musée israélien de la BD et de la caricature – qui vient de lui consacrer une rétrospective – il a reçu en 2008 le prix israélien Dosh Cartoonist Award et été fait Chevalier des Arts et des Lettres par le Ministère de la Culture français en 2011. Il a publié en 2012 *Deuxième Génération – Ce que je n'ai pas dit à mon père* (Dargaud), une BD sur ses relations avec son père, rescapé des camps.

À l'occasion des commémorations de Yom HaShoah, l'Institut français de Tel-Aviv a projeté fin avril le film

d'animation *Les Secrets de mon Père*, de Véra Belmont. Adapté du roman graphique *Deuxième génération : ce que je n'ai pas dit à mon père*, ce récit composé de souvenirs d'enfance et d'adolescence, raconte le parcours intime qui l'a amené au métier de dessinateur. Le caricaturiste est le fils d'Henri Kichka qui fut l'unique membre de sa famille à revenir des camps de la mort. Il a également fait l'objet du documentaire *Kichka, telling myself* (2025), signé Gad Aisen, projeté en mai dans le cadre du festival international du film documentaire, Docaviv.



INTERVIEW EXCLUSIVE

Joann Sfar : l'onde de choc du 7 octobre entre Paris et Tel-Aviv

Nathalie Hamou

Mardi 18 février. Le dessinateur français de BD et de romans graphiques Joann Sfar atterrit à l'aéroport Ben Gourion. Originaire de Nice, l'auteur du *Chat du Rabbin*, de *Nous vivrons* ou de *Que faire des Juifs ?* (Éditions Les Arènes) n'a jamais cessé de se rendre en Israël, y compris après le 7 octobre 2023. Pour aller voir sa famille, mais aussi pour « documenter » la société israélienne, à jamais impactée par le massacre le plus important commis depuis la Shoah. À la sortie de l'avion qui l'a transporté dans l'État hébreu, tous les téléphones se mettent à vibrer. Le Hamas annonce qu'il s'apprête à remettre les corps sans vie des otages les plus symboliques de la cruauté du mouvement islamiste: les bambins rouquins Ariel et Kfir Bibas, raflés le 7 octobre à l'âge de 4 ans et de 9 mois, ainsi que leur mère Shiri.

Le voyage de Joann Sfar que cette tragédie bouleverse est à l'origine motivé par l'organisation de deux conférences. L'une se tiendra le Mardi 25 février au Centre Romain Gary de Jérusalem. L'autre, le lendemain soir, dans l'enceinte du Musée des arts de Tel-Aviv, à l'initiative de l'Institut français d'Israël: ce jour-là, un pays entier vient d'assister à la télévision aux obsèques de Kfir, Ariel et Shiri Bibas. Devant 450 spectateurs, Joann Sfar revient sur ses deux récits aussi intimes que percutants, qui interrogent l'identité, la mémoire et l'avenir des communautés juives dans un monde en mutation, avant d'engager une discussion passionnante sur l'antisémitisme, la résilience et l'héritage culturel. Interview exclusive pour *Hayom*.

Vous-vous êtes rendu plusieurs fois en Israël. Mi-février, vous êtes venu pour travailler sur l'adaptation TV de votre roman graphique *Klezmer*, avec Asaf Bernstein¹, et pour présenter vos deux derniers opus *Nous vivrons* et *Que faire des Juifs ? Pourquoi ce voyage était-il si particulier ?*

J'ai atterri un mardi après-midi à l'aéroport Ben Gourion, je sortais de l'avion au moment où, sans que la nouvelle ne soit confirmée, le Hamas a annoncé le destin des enfants et de la maman de la famille Bibas. Je me suis retrouvé dans la situation très bizarre d'un avion où tout le monde était en larmes. Nous avions tous allumé nos téléphones au même moment et découvert cela. J'étais entouré avant tout de Juifs francophones. De gens qui, comme moi, ont passé l'année dernière à coller les affiches de ces enfants la nuit dans toutes les villes où l'on habite. Et cela a été un traumatisme. L'annonce n'était pas encore officielle et tout le monde ne pensait qu'à ça.

Quel a été votre premier stop en sortant de l'aéroport ?

J'ai retrouvé mon cousin et nous nous sommes rendus « Place des Otages », à Tel-Aviv. J'ai beau passer pas mal de temps en Israël (Ndlr: toute sa famille paternelle y réside), je ne suis pas israélien, je ne parle pas au nom des Israéliens et je continue à découvrir beaucoup de choses. J'ai très peu d'opinions, je m'attache avant tout à décrire. Ce que j'ai vu mardi soir, sur la Place des Otages, c'est quelque chose d'assez nouveau. Au début, ce lieu ne rassemblait pas tous les Israéliens, car il y a des courants très divers dans la société israélienne. Mais aujourd'hui c'est devenu un lieu consensuel: par exemple, lors de mon passage, il y avait des femmes religieuses qui donnaient un concert. L'autre chose qui m'a marqué, c'est le nombre de jeunes, blessés par la guerre, en fauteuil roulant, ou mutilés. Quand les gens ne montrent pas leur chagrin ou le minimisent, c'est le pire... J'ai ainsi entendu cette phrase d'un jeune homme auquel il manque une jambe: « moi ce n'est pas une blessure grave ».

→ Conférence Joann Sfar à Tel-Aviv (Institut Français d'Israël) fin février 2025

Vous avez dessiné et partagé dès votre arrivée en Israël la tragédie des Bibas au travers de dessins sur fond orange (la couleur de cheveux des petits rouquins). Comment avez-vous vécu ce moment ?

Pour les Français juifs, cette famille Bibas, c'est devenu le visage du 7 octobre, le visage des otages. Le matin de l'annonce officielle de la restitution des trois cercueils, comme je ne dormais pas, je suis sorti faire un tour en bord de mer et il y a eu ce moment suspendu, lors de l'orage, où soudain un arc-en-ciel s'est formé et tout le monde s'est arrêté, les surfeurs comme les promeneurs, pour regarder. Il y a eu quelque chose de très émouvant. Puis comme tout le monde, j'ai suivi les infos à la télé israélienne, avant de faire un tour dans le cimetière de Trumpeldor, au cœur de Tel-Aviv, l'équivalent du Père Lachaise.

J'ai préféré rester seul parce que ce matin à la plage des dames m'ont reconnu, elles se sont mises à pleurer et moi aussi du coup.

J'ai l'impression qu'ici c'est partout la Place des Otages. Je sens aussi qu'il y a ici une grande envie de se réconcilier. Il y a un sentiment d'épuisement. Et aussi beaucoup de dignité. Le jour du rapatriement des Bibas, la photo qui circulait partout, c'est celle de ces jeunes soldats israéliens aux visages défaits qui portaient les cercueils des otages et il y avait un tel contraste avec la barbarie de la mise en scène du Hamas...



Quel regard portez-vous sur cette société israélienne meurtrie ?

Depuis le début de la tragédie, les Israéliens nomment beaucoup plus d'otages que nous. Ils connaissent aussi bien les captifs que les soldats morts. J'entends en tout cas presque comme un hurlement, l'envie collective de retrouver l'insouciance israélienne d'avant. On en voit des bribes quand on est sur la plage quand les gens font du sport ou promènent leurs chiens. Mais ce sont des éclaircies, car très vite, il y a quelque chose qui retombe. Mon cousin israélien m'a confié dès mon arrivée: « on est plusieurs dans une même tête ». Et c'est ce qui résume absolument tout. À chaque fois qu'on dit quelque chose sur l'opinion des Israéliens, on dit une connerie, car ils pensent tous trois choses à la fois. Aussi

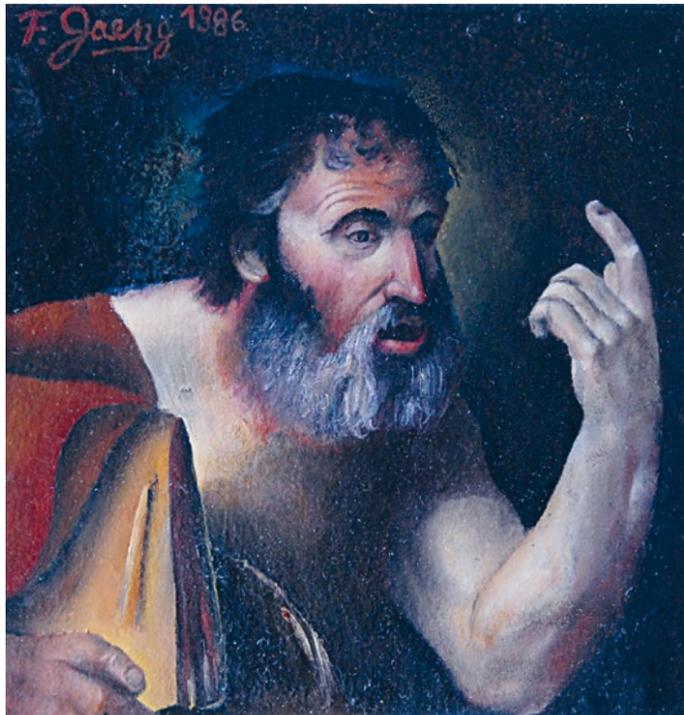
bien vis-à-vis du gouvernement, de la guerre ou des Palestiniens. Ils suivent plusieurs logiques, il y a une blague du shtetl qui peut s'appliquer à Israël: « J'ai été en Israël, j'ai vu un Juif qui déteste le gouvernement, un Juif qui aime le gouvernement, un Juif religieux, un Juif athée, mais c'était le même Juif ! » Un fait est parlant: beaucoup d'Israéliens se montrent hostiles aux échanges otages contre prisonniers, car ils ont en tête le cas de Yahya Sinouar, qui a été libéré en 2011 et est devenu le chef de la branche armée du Hamas par la suite. Mais en même temps, ils se disent à 80 % favorables à l'accord de cessez-le-feu et de libération des otages.

Comment voyez-vous votre rôle, vous qui faites le lien entre la France et Israël ?

Je ne parle pas à la place des Israéliens et je ne suis pas un représentant communautaire. Ce que j'ai senti, c'est que dès avant le 7 octobre, la société israélienne était très polarisée, voire à deux doigts de la dislocation autour d'opinions très diverses. Aujourd'hui je perçois que les Israéliens ont une très forte envie de se rassembler, mais ils ne savent pas comment trouver les mots, le moyen d'y arriver. Parce que la guerre n'est pas finie, que le traumatisme reste omniprésent. Moi ce qui m'intéresse quand je vais à la rencontre des jeunes étudiants en France, en Belgique ou ailleurs, c'est de favoriser le dialogue. Quand je rencontre une étudiante française qui me dit qu'elle est la seule Juive de son amphi, que tout le monde lui demande son opinion sur le conflit israélo-palestinien, c'est une situation de harcèlement. Un Juif sur deux habite en Israël sur cette Terre. Donc non ce n'est pas une double allégeance et oui il y a un lien familial. Et de la même manière, on ne peut pas systématiquement reprocher aux Israéliens de manquer d'empathie vis-à-vis des civils palestiniens, alors que le pays est en guerre, que le service militaire est obligatoire et que la plupart des parents ont des enfants en uniforme. Cela ne veut pas dire qu'ils ne sont pas capables de ressentir de l'empathie, mais ce n'est pas forcément le moment pour cela. En tout cas, il est vital de faire entendre des voix de la société civile, israéliennes et palestiniennes, en France. Il faut humaniser, sortir de l'info 24h sur 24, car on va devoir inventer un avenir, donc c'est très important. 🇫🇷

¹ Joann Sfar et Assaf Bernstein, un show runner de la série TV *Fauda*, collaborent pour adapter l'un des romans graphiques de l'auteur de BD, *Klezmer*. Cette production à venir se déroule à Odessa en 1903 et suit un groupe juif de musiciens marginaux. Une aventure pleine d'action qui offre une interprétation différente de la culture juive.





↑ 1986



↑ Bouquet et regard

CLIN D'ŒIL

Au peintre Fabien Gaeng

Il nous régale de ses toiles colorées dans chacun des numéros de *Hayom*, nous faisant vibrer au rythme des fêtes et des saisons. Et ce n'est pas tout. Dans une atmosphère chaleureuse et vibrante s'est déroulée la conférence sur la démarche artistique du peintre Fabien (Fabien Gaeng), organisée par l'Association Suisse Israël (ASI) et la loge B'NAI B'RITH Edmond Fleg de Lausanne. Et cela s'est traduit par un véritable festin de mots et de couleurs présenté par la « Muse » du peintre.

Et de constater que le dialogue s'épanouit, tel un poème enivrant, entre elle et son mari, retraçant son parcours. Des premières huiles, classiques et empreintes de tradition, aux éclats flamboyants de son style affirmé d'aujourd'hui.

Chaque période s'est déployée comme une danse, une explosion de sensations, un cri vibrant de l'âme face à l'indifférence du monde. Les anecdotes, savoureuses comme des fruits mûrs, ont jailli, évoquant les relations avec ses marchands, figures étranges et parfois grotesques, qui, dans le grand théâtre de l'art, jonglent entre admiration et cupidité. Chaque récit, une étincelle, a illuminé les ombres de ce commerce où l'art se mêle à l'argent, où la beauté se heurte à la banalité, révélant les paradoxes d'un monde en perpétuelle mutation. Puis, dans un second temps, Maya Brodsky, avec une voix passionnée, a parlé de son engagement et de ses ventes caritatives au profit de diffuses œuvres communautaires.

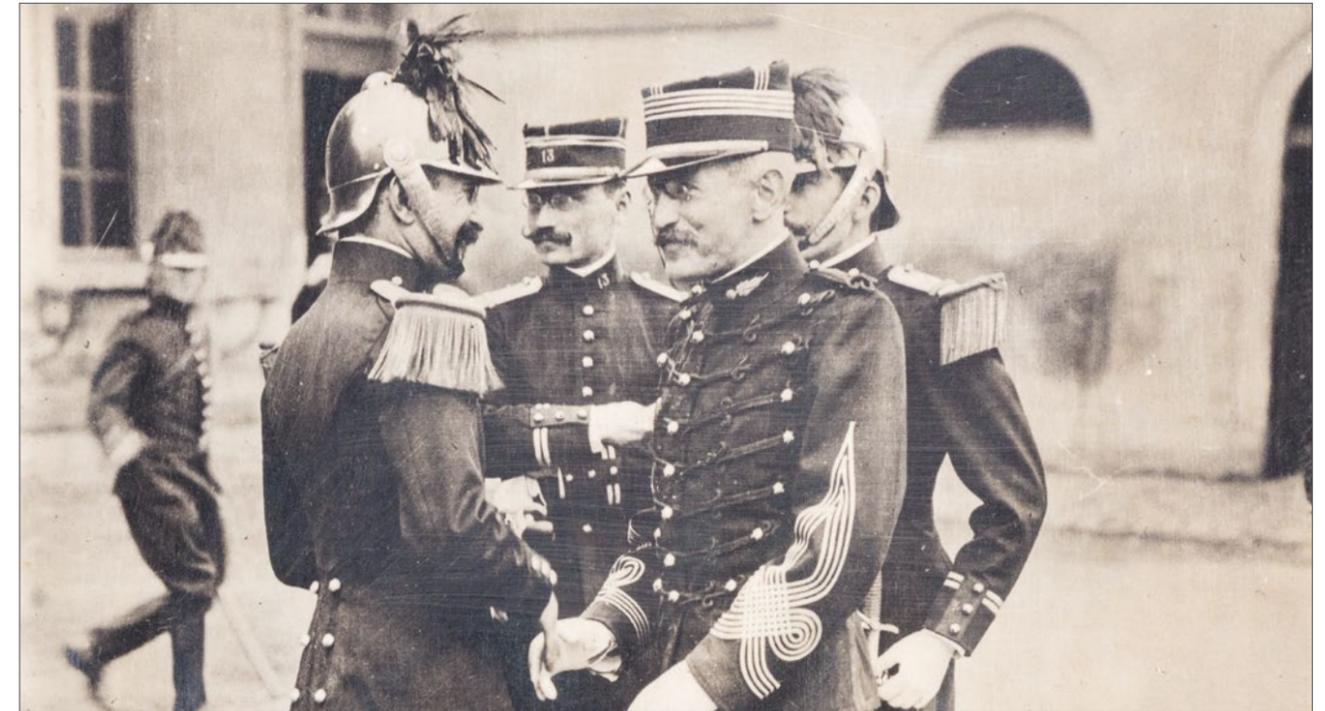
Merci à vous deux! 🍀



↑ Fabien Gaeng, Nature morte à la table jaune 2024, 60x80 cm, huile sur toile

EXPOSITION Alfred Dreyfus, l'honneur de mon nom

Paula Haddad



↑ Après la réhabilitation de Dreyfus, Paris, 21 juillet 1906

La place d'Alfred Dreyfus au musée d'art et d'histoire du Judaïsme reste ancrée. En 1997, le MahJ bénéficie d'un don exceptionnel d'un fonds d'archives de 2'700 pièces par la famille et consacrera, en 2006, une exposition à l'Affaire. Près de vingt ans plus tard, *Vérité et Justice* revient sur cet archétype de procès injuste, avec des documents inédits, sur fond de complotisme renforcé par les réseaux sociaux et d'antisémitisme décomplexé.

« Je resterai une victime jusqu'au bout » écrivait Dreyfus, en quittant l'armée française, à laquelle il avait consacré toute sa vie, après que Georges Clemenceau, président du Conseil, et le général Marie-Georges Picquart, ministre de la Guerre, deux de ses plus importants défenseurs au paroxysme de l'Affaire, lui eurent refusé le calcul, dans son ancienneté, des années passées sur l'île du Diable. L'exposition du MahJ met ainsi en exergue, au-delà de l'histoire, le rôle tout sauf passif que joua le capitaine pour rétablir son honneur. Plus encore, sa « voix » nous guide tout

au long du parcours, par des extraits de lettres et de son livre *Cinq années de ma vie*, récit de son calvaire au bague, en Guyane.

Né à Mulhouse le 9 octobre 1859, dans une famille juive française depuis plusieurs générations, patriote et fidèle aux valeurs de la République, Alfred Dreyfus, benjamin d'une grande fratrie, ne cache pas son bonheur d'un foyer heureux, sous « l'influence bienfaitrice » d'une mère et d'un « père profondément dévoué à ses enfants ». Un modèle qu'il reproduit

avec son épouse « dévouée et héroïque », Lucie Hadamard, son soutien indéfectible avec son frère Mathieu, qui révéla fin 1897 l'identité d'Esterhazy, le véritable traître. « Nous étions parfaitement heureux, un premier enfant égayait notre intérieur ; je n'avais pas de soucis matériels » écrit Dreyfus, avant le basculement.

Dans un contexte marqué par le succès de *La France Juive*, le best-seller antisémite d'Edouard Drumont, se joue l'arrestation du brillant polytechnicien au terme d'une machination ourdie par

suite →

l'état-major. L'exposition rappelle que l'expert graphologue mandaté n'ayant pas conclu à l'identité entre le fameux bordereau et l'écriture de Dreyfus, Alphonse Bertillon, chef du service de la préfecture de police, indiqua la voie à suivre à d'autres experts officiels. Une scène de dictée orchestrée, à laquelle se soumet le capitaine, scelle définitivement son sort. « Aussitôt la dictée terminée, le commandant du Paty se leva et posant la main sur moi, s'écria d'une voix tonnante : *Au nom de la loi, je vous arrête, vous êtes accusé du crime de haute trahison* ».

« Je resterai une victime jusqu'au bout »

Condamné à la peine maximale et à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée, le capitaine Dreyfus est solennellement dégradé le 5 janvier 1895 dans la cour de l'École militaire en présence de l'armée. « Traître » entend-on de la foule massée aux abords. Dreyfus tente, avant l'exil, de mobiliser ses relations dont le grand rabbin de France, Zadoc Kahn, pour demander « consolations et encouragements ». Les murs de l'exposition nous saisissent sans cesse de phrases bouleversantes sur l'enfer qui s'ensuit sur l'île du Diable. « À dater du 6 septembre, je fus mis à la double boucle de nuit, le supplice était horrible, surtout par ces nuits torrides. Bientôt les boucles très serrées aux chevilles me blessèrent » écrit Dreyfus. « J'ai eu des moments de folie farouche, j'ai même divagué, mais ma conscience veillait » dit-il encore, témoignant de l'infamie qui l'accable.

La vérité finira bien par se faire jour

« Mon cœur ne sera apaisé que lorsqu'il n'y aura pas un Français qui m'impute le crime abominable qu'un autre a commis » écrit Dreyfus, dans son espoir de réhabilitation. À ses côtés dans l'Affaire, le jeune écrivain Bernard Lazare qui, seul contre tous publié, en 1896, le premier mémoire en défense de Dreyfus. Puis viennent bien

sûr Emile Zola et son *J'accuse*, et le verrier Émile Gallé, moins connu, qui lui aussi, convaincu de l'innocence du capitaine, s'engage pour sa défense en avril 1898. L'exposition dévoile aussi quelques extraits saisissants de lettres d'anonymes, en soutien à la famille Dreyfus (1898, 1899, 1906). « Est-il possible que la France entière ne se lève pas plus pour crier justice ? » dit l'un de ces défenseurs de l'ombre. Du 7 août au 9 septembre 1899, Dreyfus est ramené du bagne pour être rejugé à Rennes, suite à la découverte d'un certain nombre de faux réalisés par le lieutenant-colonel Henry, qui s'est suicidé dans sa cellule. Mais le procès se conclut par une nouvelle condamnation du capitaine à dix ans de détention. « J'espère en Dieu et en la justice, la vérité finira bien par se faire jour. » écrivait-il le 8 décembre 1894 à Lucie. L'heure n'a pas encore sonné.

Le président Emile Loubet gracie Dreyfus, mais la liberté « n'est rien pour moi sans l'honneur » dit l'ancien condamné. En avril 1903, à la tribune de la Chambre des députés, le discours de Jean Jaurès incite le ministre de la Guerre, le général Louis André, à ouvrir une enquête personnelle sur l'étendue des crimes commis contre Dreyfus, et à saisir la Cour de cassation. Le 11 juillet 1906, le procès de Rennes est cassé, sans renvoi. Dreyfus est enfin innocenté. Après avoir été réintégré dans l'armée avec le grade de commandant, il est décoré de la Légion d'honneur. « Le 20 juillet 1906 fut une belle journée de réparation pour la France et la République. Mon affaire était terminée » écrit Dreyfus. Toutefois, l'après-réhabilitation suscite chez les Juifs européens une interrogation sur leur devenir, dans des sociétés où le préjugé antisémite est omniprésent. Certains se rappellent que Theodor Herzl, présent à Paris lors du procès de 1894, avait déjà exprimé sa conviction de la nécessité d'un « État des Juifs » dans *Der Judenstaat*, publié en 1896. Quant à Dreyfus, décédé le 12 juillet 1935 à l'âge de soixante-seize ans, il ne verra jamais la création de l'État d'Israël.

Vérité et Justice, au musée d'art et d'histoire du Judaïsme, jusqu'au 31 août 2025 📍



ENTRETIEN

Paroles cicatrisantes

Steve Krief

Herbert Heller a attendu 60 ans pour raconter son histoire d'enfant juif de Prague, survivant des camps. Un témoignage d'école en école, pour partager son histoire mais aussi pour aider les jeunes à surmonter leurs souffrances, comme le montre les très beau film *Avenue of the Giants*...

En 2024, le Festival Diasporama, consacré au cinéma juif, a présenté d'étonnants films. Parmi eux, plusieurs films traitant de la Shoah, réalisés par des auteurs non-juifs. Preuve une fois de plus que les thèmes de réappropriation culturelle, que les inquiétudes sur qui est autorisé à filmer quoi et comment et pour le présenter à qui sont dérisoires.

Cette année, le Festival Diasporama a encore surpris son public. Notamment, avec *Avenue of the Giants*, basé sur l'histoire vraie d'Herbert Heller, propriétaire d'un magasin d'habits pour enfants et de jouets dans une petite ville californienne. Un film réalisé par Finn Taylor, avec dans les rôles principaux Stephen Lang et Elsie Fisher.

La productrice du film Jeanine Thomas a été très troublée par la hausse des taux de suicide chez les jeunes, élément moteur pour ce projet. Sans expérience cinématographique précédente, elle a réussi à agréger une équipe pour réaliser ce grand film qui sortira cet automne aux États-Unis et dans le reste du monde. Entretien.

Comment est né *Avenue of the Giants* ?

Lorsque je suis allée écouter Herbert témoigner devant les lycéens, j'ai été très touchée par la manière dont il arrivait à leur parler. À l'époque, il avait 88 ans. On voyait clairement dans leur regard qu'ils étaient marqués à la fois par son histoire et sa façon de la raconter. En réalisant tout ce qu'il a traversé, alors que pour eux, un grand drame serait de faire tomber leur portable, les jeunes comprenaient à quel point l'Histoire peut être liée à leur vie personnelle, pas juste des passages dans un livre scolaire. C'est ainsi que j'ai conçu le film, comme une œuvre pouvant parler à la jeunesse.

Combien de temps avez-vous travaillé sur ce projet ?

Cela a commencé en 2014. Finn Taylor, qui a écrit le scénario, est également devenu le réalisateur. Je l'ai rencontré lors d'un festival à San Francisco. J'avais vu ses différents films et j'ai surtout été impressionnée par son écriture, sa manière d'approcher l'histoire d'Herbert. Si à un moment je me suis posé la question du choix d'un réalisateur juif susceptible de « comprendre cette histoire », en rencontrant Finn, je me suis rendu compte à quel point ce n'était pas ça le plus important. Les personnes qui ont un lien subjectif à une histoire ont, pour certaines, de meilleures connaissances. Mais elles risquent d'être embastillées dans une certaine approche du sujet. Tandis que des réalisateurs éloignés subjectivement peuvent être plus audacieux, apporter autre chose.

suite →



↑ Aron Gerschel, Alfred Dreyfus en uniforme (lieutenant), Paris, 1882-1889.

Épreuve sur papier albuminé collé sur carton, H. 12,2 x L. 9,2 cm



Et puis le lien subjectif à un sujet n'est pas toujours là où on l'attend...

Tout à fait, car dans ma vie, j'ai été très marquée par les secrets. Le père de ma mère était prisonnier de guerre dans un stalag en Autriche pendant la guerre. À son retour, sans jamais en parler, il déversa son traumatisme sur sa femme et ses enfants. C'était un homme merveilleux, très doux, mais lorsque ces traumatismes remontaient, il devenait une tout autre personne. Un jour, il m'en a quand même un peu parlé. Je revenais de l'université et je lui ai annoncé que je partais en vacances à Paris. Et là, tout à coup, il m'a dit : « J'ai failli arriver à Paris ! » Puis, il m'a raconté son expérience. À la Libération, il est rentré aux États-Unis, sans pouvoir passer par Paris comme il en rêvait. Je regrette encore de ne pas lui avoir posé plus de questions. Plus tard, lorsque j'ai donc rencontré Herbert, on se voyait de manière hebdomadaire. On a beaucoup

échangé. Bien sûr, je repensais à mon grand-père. Herbert se sentait à l'aise parce que je n'étais pas liée à sa famille. Il souhaitait que ses enfants le perçoivent toujours comme un papa, sans ressenti de pitié à son égard par rapport à son histoire.

À la fin du film, on voit une jeune femme remercier Herbert de l'avoir autant bouleversée par son témoignage, comme si elle se libérait de ses propres silences et souffrances, qu'elle ne traînera pas sur plusieurs générations.

C'est devenu très important pour Herbert de partager cette histoire et d'aider les jeunes à dépasser leur souffrance. Après chaque visite scolaire, les élèves lui écrivaient des lettres et ça le touchait énormément. Parmi elles, une lettre qu'il a lue lors d'une rencontre suivante. Une étudiante lui avait écrit qu'elle envisageait de se suicider, qu'elle avait rédigé un texte destiné à ses parents à ce sujet. Mais en ayant écouté Herbert à l'école, elle y avait renoncé. Il avait donc un impact très fort sur les jeunes. Partager son histoire l'a en quelque sorte libéré. Et lorsque sa femme est morte pendant le COVID, il est décédé peu après, comme s'il avait achevé ce qu'il avait à faire.

Quelles ont été les réactions principales lors des projections du film dans les festivals ?

Les personnes âgées étaient émues que ce récit soit ainsi raconté et partagé. Les jeunes y venaient aussi beaucoup d'eux-mêmes, sans passer par une sortie scolaire. Je souhaite d'ailleurs le montrer à de nombreuses écoles. On l'a projeté à Prague, face à des réfugiés ukrainiens. Parmi eux, des lycéens auxquels les traumatismes de la guerre parlaient, et qui livraient ensuite leurs émouvants témoignages. 🍋

J'AI LU POUR VOUS

Biotope: le roman français d'Orly Castel-Bloom

Léa Avisar

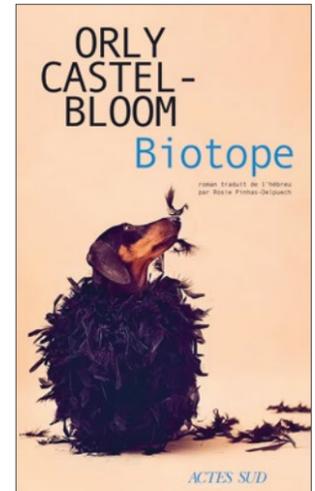


Une chose est sûre, la drôlissime autrice de *Dolly City* (sa première fable urbaine publiée en 1992) a été très heureuse pendant le temps d'écriture de *Biotope*, qui vient de recevoir le prix du meilleur roman israélien du magazine *Transfuge*. Et cela se sent. Élevée dans une famille juive séfarade cairote francophone – qu'elle évoque dans son ouvrage autoportrait, *Le roman égyptien*, paru chez Actes Sud en 2015 – Orly Castel Bloom, 64 ans, qui maîtrise la langue de Molière, donne l'impression d'être doublement dans son élément dans cette histoire à la fois très ancrée à Tel-Aviv et traversée par un tropisme français.

Son titre *Biotope* se réfère à un milieu offrant « des conditions de vie homogènes » : à savoir le cœur de Tel-Aviv où Orly Castel Bloom réside, avec ses gratte-ciels, son trafic démentiel, ses SDF, ses escrocs immobiliers. Le narrateur, Joseph Shimel, un presque frère du Joseph K du *Procès de Kafka*, évolue au centre de cet écosystème.

Licencié du département langue française de l'Université de Tel-Aviv, cet anti-héros dont le sujet de thèse n'est autre que la gastronomie et les restaurants dans l'œuvre de Balzac, vit mal son déclassement social. Pour se changer les idées, il promène son teckel dans son quartier situé non loin de l'artère centrale de la ville, rue Ibn Gvirol. Dans l'édition française, l'animal apparaît en couverture presque entièrement enfoui dans une boule de plumes d'un noir de suie. Dans l'édition originale, c'est une autre image qui est mise en avant : celle d'une maison inclinée de manière surréaliste, perchée au bord d'un immeuble moderne en béton.

Placé sous le signe de l'absurde et de l'humour, le récit offre un miroir de la société israélienne, notamment sa population marginale, sans jamais flirter avec le didactisme. « J'ai mis sept ans à écrire ce



livre pour au moins deux raisons : Joseph est un personnage masculin, dimension qu'il m'a fallu apprivoiser et que je voulais irréprochable, tout comme la dimension française de l'histoire », a expliqué Orly Castel-Bloom. Cela m'intéressait aussi d'écrire sur quelqu'un qui perd tout, d'explorer la dépossession et de répondre à la question : Qu'est-ce qui reste ? »

Sans dévoiler les détails de cette farce immobilière, on mentionnera que Joseph Shimel gagne modestement sa vie en jouant les traducteurs pour les nouveaux immigrants venus de France, clients d'une avocate albinos astucieuse, qui a bâti un empire sur le dos des familles juives cherchant à s'installer en Terre Sainte. Dédié à Yaël Dayan, la fille du chef d'État-major de l'armée israélienne Moshe Dayan, qui s'est éteinte en mai 2024 après une carrière de parlementaire et de maire adjointe de Tel-Aviv, *Biotope* amuse, désarçonne, décentre et nous ramène aussi au temps de l'innocence, celui du pays avant le 7 octobre 2023.

Quel sera le nouveau sujet de roman de l'autrice ? « Maintenant, je n'ai pas envie d'écrire (...). J'ai essayé le nous (...) mais je n'ai pas réussi, déclarait-elle en janvier dans les colonnes du journal *Libération*. La troisième personne ? Lorsqu'on écrit à la troisième personne, il faut avoir une perspective (...). Et je ne suis pas l'écrivain omniscient, plus maintenant. J'ai quand même fini par écrire à la première personne, une femme cette fois (...), mais elle est morte dans un accident (...). Pour le moment, j'ai écrit huit pages ». 🍋

© Tony Vaccaro / Getty Images



← Peggy Guggenheim pose dans une gondole à Venise

GROS PLAN

Peggy Guggenheim un voyage à travers l'Art Moderne

Marguerite « Peggy » Guggenheim, née le 26 août 1898 à New York et décédée le 23 décembre 1979 à Venise, est une figure emblématique de l'art moderne. Issue d'une des familles les plus influentes des États-Unis, les Guggenheim, elle a su mettre son héritage au service d'une passion dévorante pour l'art, devenant l'une des plus grandes collectionneuses et mécènes du XX^e siècle. Sa vie, marquée par des aventures et des rencontres avec les plus grands artistes de son temps, est un témoignage fascinant de l'évolution de l'art moderne.

David Lev



↑ Le musée Guggenheim à Venise

Aux origines...

Peggy Guggenheim est la fille de Benjamin Guggenheim et de Florette Seligman. La famille d'industriels allemands ayant émigré aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle, amassa une fortune colossale dans l'industrie minière. Benjamin Guggenheim, magnat de la mine, périt tragiquement lors du naufrage du Titanic en 1912, laissant Peggy orpheline de père à l'âge de quatorze ans. Cet événement marquant a profondément influencé Peggy, la plongeant dans une quête de sens et d'identité qui l'accompagnera toute sa vie.

Grandissant dans un environnement, on s'en doute, privilégié, Peggy est exposée très tôt aux cercles artistiques et intellectuels. Son éducation cosmopolite et son esprit rebelle la poussent à rechercher sa propre voie, souvent en rupture avec les conventions sociales de son milieu. À la fin de son adolescence, elle se lie d'amitié avec des figures avant-gardistes, ce qui éveillera son intérêt pour l'art contemporain.

Découverte de l'Europe et de l'Art Moderne

En 1921, à l'âge de vingt-trois ans, Peggy s'installe en Europe, fuyant les contraintes de la société new-yorkaise. Elle découvre le bouillonnement culturel de Paris, alors centre mondial de l'art et de la littérature. Paris est en plein essor artistique, et Peggy se trouve plongée dans les cercles d'avant-garde, fréquentant des artistes et

intellectuels tels que Marcel Duchamp, Constantin Brâncuși, Jean Cocteau et Man Ray. Ces rencontres marquent le début de son engagement dans l'art moderne, un engagement qui deviendra la mission de sa vie.

Elle épouse en premières noces Laurence Vail, un écrivain et artiste américain, avec qui elle aura deux enfants : Sinbad et Pegeen. Leur mariage est tumultueux, marqué par des conflits constants, mais aussi par une effervescence créative. Le couple voyage à travers l'Europe, participant à la vie artistique de l'époque. En 1928, Peggy divorce de Vail, déterminée à poursuivre sa propre voie.

En 1938, elle épouse en secondes noces l'artiste surréaliste allemand Max Ernst. Leur union, bien que brève, renforce son immersion dans le monde de l'art et l'influence des mouvements artistiques européens sur sa collection. Durant cette période, Peggy commence à acquérir des œuvres majeures, développant son goût pour l'avant-garde et sa compréhension des tendances artistiques émergentes.

Les Années de Guerre et la Fondation de la Galerie

En 1938, Peggy ouvre sa première galerie d'art, « Guggenheim Jeune », à Londres. La galerie expose des artistes tels que Wassily Kandinsky, Henry Moore et Jean Arp, contribuant à faire connaître l'art abstrait en Angleterre. Malgré le succès initial, l'éclatement de la Seconde Guerre

suite →



← Exposition : **Migration d'objets**, musée Guggenheim à Venise

mondiale, bouleversant l'Europe, force Peggy à fermer la galerie. Elle décide alors de retourner aux États-Unis, emportant avec elle une partie de sa collection.

À New York, en 1942, elle ouvre la célèbre galerie-museum « Art of This Century », un espace révolutionnaire conçu pour mettre en valeur l'art moderne. La galerie est divisée en plusieurs sections, chacune dédiée à un mouvement artistique particulier, allant du surréalisme à l'abstraction. L'espace devient un lieu emblématique de l'art moderne, offrant une plateforme à des artistes européens exilés et à des artistes américains émergents tels que Jackson Pollock, Mark Rothko, et Willem de Kooning. Peggy joue un rôle crucial dans la promotion de l'école de New York, soutenant des artistes qui deviendront des figures majeures de l'art du XX^e siècle.

Le Musée Peggy Guggenheim à Venise

Après la guerre, Peggy retourne en Europe, cherchant un lieu où elle pourrait vivre et exposer sa collection. En 1948, elle s'installe définitivement à Venise, une ville qu'elle adore pour son charme et son atmosphère artistique. Elle achète le Palazzo Venier dei Leoni, un palais

inachevé sur le Grand Canal. Ce palais devient non seulement sa résidence, mais aussi le lieu où elle expose sa vaste collection d'art moderne.

Le Musée Peggy Guggenheim ouvre ses portes au public en 1951, permettant à des milliers de visiteurs de découvrir des œuvres d'artistes tels que Pablo Picasso, Salvador Dalí, Piet Mondrian, et bien sûr Jackson Pollock, dont Peggy fut une des premières mécènes. Sa collection, composée d'œuvres d'art abstrait, surréaliste et cubiste, est unique en son genre, témoignant de son goût avant-gardiste et de sa capacité à reconnaître le génie artistique.

Peggy Guggenheim ne se contente pas d'accumuler des œuvres d'art ; elle soutient activement les artistes, souvent en difficulté financière. Son palais vénitien devient un lieu de rencontre et de création pour les artistes du monde entier, renforçant son rôle de mécène visionnaire. Elle organise également des expositions temporaires et participe à des événements artistiques internationaux, contribuant à faire de Venise une capitale de l'art moderne.



↑ **Peggy Guggenheim** dans sa bibliothèque, Palazzo Venier dei Leoni, Venise, 1975.

L'Héritage de Peggy Guggenheim

Peggy Guggenheim décède en 1979 à l'âge de 81 ans, laissant derrière elle un héritage immense. Sa collection, aujourd'hui gérée par la Fondation Solomon R. Guggenheim, est l'une des plus importantes d'art moderne au monde. Le Musée Peggy Guggenheim de Venise continue d'attirer des visiteurs du monde entier, témoignant de son impact durable sur l'art et la culture.

L'héritage de Peggy Guggenheim ne se limite pas à sa collection. Elle a joué un rôle crucial dans la reconnaissance et le développement de l'art moderne, soutenant des artistes dont les œuvres définissent aujourd'hui ce mouvement. Son engagement passionné, son goût avant-gardiste et son soutien indéfectible aux artistes ont marqué le XX^e siècle et continuent d'inspirer les générations futures.

Peggy était bien plus qu'une simple collectionneuse d'art. Elle était une visionnaire qui a su reconnaître et promouvoir les talents de son époque, transformant son héritage familial en une force créative. Sa vie, marquée par des rencontres artistiques et des choix audacieux, reflète son amour profond pour l'art et son désir de

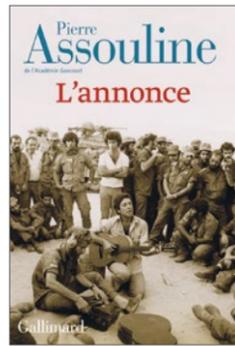
le partager avec le monde. Son influence perdure, faisant d'elle une figure incontournable de l'histoire de l'art moderne.

Peggy Guggenheim reste aujourd'hui une icône de l'art moderne, une femme dont la passion pour l'art et la détermination ont transformé le paysage artistique du XX^e siècle. Issue d'une famille immensément riche, elle a su utiliser ses ressources pour soutenir et promouvoir l'avant-garde artistique, devenant une figure clé du mouvement moderne. Sa collection, ses galeries et son musée à Venise sont des témoignages durables de son influence et de son amour pour l'art.

À travers ses choix audacieux et son soutien indéfectible aux artistes, elle a joué un rôle crucial dans l'émergence de l'art moderne. Son héritage perdure, non seulement à travers les œuvres qu'elle a collectées, mais aussi à travers l'inspiration qu'elle continue d'offrir aux amateurs d'art et aux artistes du monde entier. Peggy Guggenheim, figure emblématique, demeure une pionnière dont la vision et la passion ont marqué l'histoire de l'art moderne. 🌱

Lire

notre sélection littéraire



L'Annonce

de Pierre Assouline

Ils se sont rencontrés dans un pays en guerre. Raphaël est français, étudiant à Paris, et s'est porté volontaire pour aider Israël, cette jeune nation envahie par les armées de ses voisins. Esther est israélienne, soldate, et travaille dans les services psychologiques de l'armée. Ils ont vingt ans et aimeraient croire que c'est le

plus bel âge de la vie. Ce qu'ils vont partager pendant quelques semaines modifiera à jamais leur rapport à la mort. L'un et l'autre devront l'annoncer sans y être préparés. C'était à l'automne 1973 pendant la guerre du Kippour. Puis ils se sont perdus de vue, chacun dans son pays, emmené par son destin. Jusqu'à ce que cinquante ans plus tard, jour pour jour, la guerre frappe à nouveau...

Récit d'initiation et portrait d'une femme aimée, *L'annonce* interroge, avec le tragique de l'Histoire, ce qui subsiste de nos attachements malgré le passage du temps.



Correction automatique

de Etgar Keret

Quand le monde s'assombrit, l'humour est le seul moyen de rendre la réalité supportable. Et tout peut arriver dans le monde selon Etgar Keret. Vous y rencontrerez un célibataire fauché et asthmatique qui a perdu la foi, le candidat d'un jeu de télé-réalité venu d'une autre dimension,

le propriétaire d'un astéroïde sur le point de percuter la Terre, une intelligence artificielle au bord du suicide et bien d'autres personnages imaginés par l'écrivain israélien le plus déjanté de sa génération. Entre dépression et léger abattement...

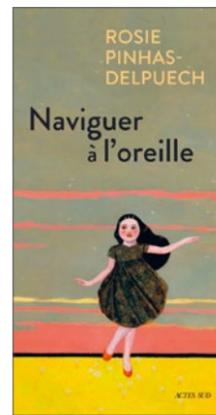


Sourires d'un enfant caché

de Jean Yvane

Parvenu à un âge avancé, un écrivain confiné par la pandémie est incité à introduire la demande de pension de réparation à laquelle il a droit pour avoir été caché en tant qu'enfant juif pendant la Deuxième Guerre mondiale. Mais il s'interroge : porte-t-il vraiment des séquelles ?

Les rescapés de cette très sombre période disparaissent les uns après les autres. Il est essentiel d'en entretenir le témoignage. À travers une écriture limpide et un sens de l'autodérision saisissant, Jean Yvane nous invite à une profonde réflexion en racontant, de sa plume singulière, la grande et la petite histoire.



Naviguer à l'oreille

de Rosie Pinhas-Delpuech

Au fil de ce qu'elle appelle sa « traque des traces nazies infiltrées jusque dans notre espace domestique », l'auteure se lance à la rencontre de Greta, la jeune femme qui allait devenir sa mère, et de la langue qui les sépare, l'allemand, dans lequel Greta baigne dès son plus jeune âge, à l'école, et qu'adulte dans la Turquie d'Atatürk, elle choisit à nouveau, si attachée

à son innocence d'avant-guerre qu'elle en ignore les résonances traumatiques.

Ce livre tente d'appivoiser la distance – temporelle, linguistique, intellectuelle – entre une mère et sa fille. Et raconte comment politique et lecture précoce du monde s'immiscent dans l'esprit d'une enfant à travers la langue « maternelle » qu'elle refuse d'adopter. Entreprise de forage et d'ouverture vers l'autre, *Naviguer à l'oreille* se déroule, dense, vélocité et musical, comme la bande originale d'un voyage dans le temps où mémoire et traduction se télescopent pour tenter de renouer une conversation interrompue.



Une histoire de l'art d'après Auschwitz

Volume 3, Configurations

de Paul Bernard-Nouraud

Le troisième tome d'*Une histoire de l'art d'après Auschwitz* explore

comment les figures disparues influencent nos imaginaires collectifs et bouleversent les fondements de la figuration artistique. Les œuvres dites « mémorielles » n'évoquent pas toujours directement Auschwitz, mais en dérivent, se mêlant à d'autres événements ou évolutions artistiques. Trois clivages majeurs sont identifiés : primauté de la trace sur le tracé, figuration allusive plutôt qu'allégorique, et recours à l'hypotypose plutôt qu'à la métaphore. Ces transformations révèlent une mémoire diffuse, inscrite dans les formes elles-mêmes. L'ouvrage conclut sur l'idée que l'art contemporain, en apparence détaché d'Auschwitz, en conserve pourtant la trace à travers des *habitus* visuels durables.



Mort d'une étoile

de David Napoléon

Après avoir quitté la finance, où il a été licencié pour avoir dénoncé des pratiques douteuses, Nolan Barton pensait en avoir fini avec les enquêtes. Mais la disparition d'Anne Pinget, inspectrice vedette du prestigieux Guide, le plonge

dans une enquête au cœur de la gastronomie française. Un pin's étoilé retrouvé sur la scène du crime lance Nolan sur une piste d'indices où la quête de perfection croise les ambitions les plus sombres. À mesure que les secrets se dévoilent, il découvre un univers où excellence et rivalités dissimulent manipulations et luttes de pouvoir. Cette disparition est-elle un acte isolé ou le prélude à une série de meurtres ? Pour le découvrir, Nolan devra explorer les zones d'ombre d'un monde aussi fascinant que dangereux. Le parcours de l'auteur, juriste, artiste et épurien, a profondément nourri cette œuvre, mêlant la précision de l'analyse à une créativité imprégnée de passion pour la gastronomie.



Au ras du sol

Journal d'un écrivain en temps de guerre

de Dror Mishani

Le matin du 7 octobre 2023, à Toulouse, Dror Mishani découvre le message de sa femme : « Bonjour, ici, c'est un sacré bordel. » Il envisage tout, sauf cette attaque du Hamas. Dans l'avion qui le

ramène à Tel-Aviv, il commence à rédiger un article : « Peut-être faut-il reconnaître la puissance du coup porté et la profondeur de notre douleur, reconnaître la défaite, ne pas essayer de l'escamoter sous ce qui aura l'air, à court terme, d'une victoire, mais qui ne sera qu'un engrenage de souffrances. »

Ces lignes sont au cœur d'un journal intime qui décrit, pendant six mois, la vie quotidienne en temps de guerre et expose les sentiments complexes d'un père de famille israélien marié à une Polonaise catholique. Un intellectuel pacifiste passant, aux yeux de certains proches, pour un traître. Un romancier écrasé par la politique qui craint de ne plus jamais pouvoir écrire et qui, pour ne pas sombrer, « cherche refuge dans la lecture des catastrophes des autres »...



Une résistance française

Chronique bordelaise 1940 - 1945

d'Alain Véron-Eyquem

En juin 1940 à Bordeaux, un jeune ingénieur accède, par des circonstances

exceptionnelles, au poste d'ingénieur en chef du Génie rural. La position de ce grand port rend le Génie rural, qui administre physiquement le pays, vital pour l'occupant. Le père de l'auteur va devoir collaborer officiellement, mais agir en secret. Ses actions majeures et conséquentes, habilement préméditées, seront spectaculaires. Elles contribueront à affaiblir l'occupant et à le désorganiser notamment lors de la débâcle. De Joséphine Baker à Jacques Chaban-Delmas, elles seront appuyées par des personnages prestigieux qui accèderont, à la Libération, aux plus hautes fonctions de la République rétablie.



Euh...

Comment parler de la mort aux enfants ?

de Delphine-Horvilleur

« Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. » La phrase qui conclut les contes réservés aux enfants élude une vérité évidente et douloureuse : les personnages

vieilliront, perdront des gens qu'ils aiment, tomberont malades et mourront. Alors pourquoi le cacher ? Que dire à un enfant ou un adolescent qui se trouve démuné face à la perte ? Pour nous aider à trouver nos propres réponses d'adulte, Delphine Horvilleur puise dans les textes de la tradition, dans son expérience de rabbin qui accompagne des familles endeuillées, dans les rituels ancestraux ou contemporains, dans son expérience personnelle, et même l'observation de la nature.

CONCOURS

À gagner par tirage au sort...

On peut rire de tout (sauf de sa mère)
en répondant à la question suivante :
De quel oiseau est-il question dans le titre d'un ouvrage de Constance Lagrange ?
Envoyez votre réponse à hayom@gil.ch
en indiquant l'objet « Concours juin 2025 »,
avec votre nom, prénom et adresse.

BD

notre sélection littéraire

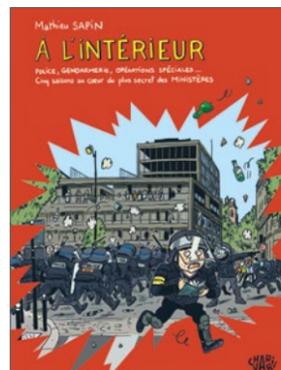


On peut rire de tout (sauf de sa mère)

Constance Lagrange
Préface d'Ivan Jablonka

Dans ce livre, l'auteure propose un florilège de blagues juives drôles et mordantes, portées par des dessins élégants et expressifs. Des personnages typiques — rabbins, épouses, médecins, commerçants, voire

extraterrestres — y incarnent l'autodérision et la finesse d'un humour à la fois populaire et universel. Organisé autour de cinq figures tutélaires (Moïse, Jésus, Marx, Freud, Einstein), l'ouvrage illustre comment cet humour se transmet à travers les siècles, comme un miroir déformant mais fidèle de l'expérience juive. En préface, l'historien Ivan Jablonka rappelle la dimension mémorielle et salvatrice de cette tradition comique, héritée d'un peuple confronté à l'adversité. Artiste née en 1991, Constance Lagrange est aussi l'auteurice d'œuvres engagées et personnelles, comme Le Canari (2024), sur l'histoire de sa famille rescapée de la Shoah. Plus qu'un recueil de blagues, cet album s'inscrit dans une démarche à la fois artistique, historique et profondément humaine : celle de continuer à rire, même, et surtout, face à l'adversité. Un hommage joyeux et profond à l'humour juif.



À l'intérieur

Mathieu Sapin
(scénario et dessin)

Pendant un an et demi, Mathieu Sapin a pu observer de l'intérieur ce qui se passe « À l'intérieur ». Un reportage exceptionnel, au cœur de l'actualité parfois brûlante (les manifestations contre la réforme des retraites ; l'affaire Nahel ; la crise à Mayotte ; la venue du pape à Marseille ; la Nouvelle-Calédonie ; les législatives anticipées) et du quotidien de ces femmes et de ces hommes, attachés au service public, qui assurent notre sécurité à tous, dans les commissariats, les préfectures, les DOM-TOM, en ville ou à la montagne... Avec son regard distancié et son humour, Mathieu Sapin nous raconte le ministère régalié le plus scruté, décrié et critiqué par le peuple français.

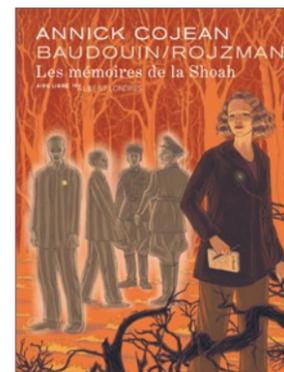


Un si long voyage

de Yaël Hassan
& Rachel Hausfater

Été 1942. Paris est occupé par les Allemands. Jacques, Yvonne et Maurice doivent porter l'étoile jaune, car ils sont juifs. Obligés de s'enfuir, se lancent alors dans un long et périlleux voyage sur les routes de France. Leur débrouillardise, leur imagination et leur détermination à toute épreuve

suffiront-ils face aux nombreux dangers qui les guettent ? Yaël Hassan et Rachel Hausfater, autrices incontournables de la littérature jeunesse, nous offrent ici un roman palpitant et émouvant, dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale.



Les mémoires de la Shoah

de Théa Rojzman (auteure),
Annick Cojean (scénariste)
& Tamia Baudouin (dessinatrice)

1942, descente des nazis dans le ghetto de Kovno, en Pologne : son nouveau-né dans les bras, une jeune femme regarde autour d'elle, hagarde. Bessie K : « Je tenais le bébé, et j'ai pris mon manteau, et j'ai emballé le bébé,

je l'ai mis sur mon côté gauche car je voyais les Allemands dire « gauche » ou « droite », et je suis passée au travers avec le bébé. Mais le bébé manquait d'air et a commencé à s'étouffer et à pleurer. Alors l'Allemand m'a rappelée, il a dit : « Qu'est-ce que vous avez là ? » Je ne savais pas quoi faire parce que cela allait vite et tout était arrivé si soudainement. Je n'y étais pas préparée (...). Il a tendu son bras pour que je lui tende le paquet ; et je lui ai tendu le paquet. Et c'est la dernière fois que j'ai vu le paquet. » C'est l'un des nombreux témoignages de survivants des camps de la mort recueillis par Annick Cojean, grand reporter au Monde depuis plus de quarante ans. Elle reçoit en 1996 le prix Albert Londres pour Les mémoires de la Shoah. Ces textes magnifiques prennent une nouvelle dimension aujourd'hui avec cette adaptation en bande dessinée. Une adaptation sensible des textes d'Annick Cojean en partenariat exclusif avec le Prix Albert Londres et le Mémorial de la Shoah.

Spectacles & Cinéma



VIKTOR VINCENT: FANTASTIK

Samedi 22 novembre 2025
au Bâtiment des Forces Motrices
à Genève
Samedi 30 mai 2026
au Théâtre de Beaulieu
à Lausanne

L'incroyable mentaliste Viktor Vincent revient avec son nouveau spectacle. Une occasion de découvrir ses

histoires mystérieuses et de vivre des expériences uniques. Dans son nouveau seul-en-scène, Viktor Vincent passe de l'autre côté du miroir pour offrir en direct l'expérience du merveilleux et du fantastique. Tout commence par le récit d'un homme qui se réveille seul dans un train au milieu de la nuit. Dans la vitre, il aperçoit son reflet mais ce visage n'est pas le sien. Il plonge alors dans un monde fantastique où derrière les apparences se cachent d'autres apparences... Dans une atmosphère feutrée et intime, Viktor raconte d'incroyables histoires et joue avec notre imagination grâce à ses expériences totalement hallucinantes : des spectateurs ressentent des forces invisibles, retrouvent des messages qui leur sont destinés, voyagent mentalement pour partager leurs pensées et semblent se connecter à un autre monde. Est-ce une illusion ? Est-ce réel ? Ou est-ce encore autre chose ? Plus qu'un spectacle, une expérience unique...

© Frenetic Films



Un monde merveilleux

De Giulio Callegari
Avec Blanche Gardin

Dans un futur un peu trop proche où les humains dépendent des robots, Max, une ancienne prof réfractaire à la technologie, vivote avec sa fille grâce à des petites combines. Elle a un plan : kidnapper un robot dernier cri

pour le revendre en pièces détachées. Mais tout dérape. Flanquée de ce robot qui l'exaspère, elle s'embarque dans une course-poursuite pour retrouver sa fille et prouver qu'il reste un peu d'humanité dans ce monde.

Expo

Culture | Divers



Musique mécanique

Jusqu'au 17 août 2025
Musée d'Art et d'histoire
Genève

Découvrez le charme des boîtes à musique, ces objets fascinants et multiformes dont le principe a été inventé à Genève à la fin du XVIII^e siècle. Laissez-vous porter par les mélodies de Verdi, Rossini, Wagner et les airs populaires qui animaient les salons d'autrefois, observez la chorégraphie précise des lames vibrantes, plateaux, cylindres et goupilles. Admirez la subtilité des mécanismes conçus par les horlogers et les mécaniciens d'art, dont les savoir-faire sont inscrits au patrimoine immatériel de l'UNESCO. Une invitation à explorer l'ensemble légué par l'expert genevois J.-A. Horngacher dit Etienne Blyelle (1929-2013), mis en dialogue avec des pièces musicales et sonores de la collection du MAH. Une exposition pour tous, curieux de musique, d'histoire ou d'objets insolites.

Le GIL a besoin de Vous !

Sans votre générosité, notre mission ne pourrait se poursuivre.



Scannez* & Donnez
*avec votre application bancaire

Bénéficiaire | Communauté Juive Libérale de Genève
IBAN CH05 0024 0240 2554 0200 U

Merci de tout coeur.





La Traviata – Giuseppe Verdi

Grand Théâtre de Genève
Jusqu'au 27 juin 2025

Plongée dans une mise en scène audacieuse signée Karin Henkel, cette version de *La Traviata* explore la figure de Violetta à travers plusieurs époques, mêlant esthétisme moderne et émotion brute. Un dernier hommage vibrant à l'une des héroïnes les plus bouleversantes du répertoire lyrique.



Vous avez dit Barbe Bleue ?

Théâtre de Carouge
Du 3 au 29 juin 2025

Dans cette relecture ludique et contemporaine du célèbre conte, le mythe de Barbe Bleue est interrogé à travers le regard de différentes figures féminines. Une création en plein air, légère mais profonde, qui interroge notre rapport au pouvoir, à l'amour et à la liberté.



Sur les planches 2025

Théâtre du Loup

Rendez-vous incontournable des curieux et amateurs de théâtre, *Sur les planches* propose un panorama de la création contemporaine. Chaque édition est l'occasion de découvrir des univers artistiques émergents ou confirmés dans un esprit de laboratoire vivant et engagé.

La Bâtie – Festival de Genève

Fin août – début septembre 2025

Chaque fin d'été, La Bâtie fait vibrer Genève avec une programmation foisonnante mêlant théâtre, danse, musique et performances. Ce festival indiscipliné célèbre la création contemporaine dans toute sa diversité, en investissant de multiples lieux de la ville et de sa région.



Aubes Musicales

Tous les matins, de juin à
septembre 2025, de 6h à 7h
Bains des Pâquis, Genève



Festival International d'Orgue

Tous les samedis, du 7 juin à
septembre 2025, à 18h
Cathédrale Saint-Pierre, Vieille-
Ville, Genève

Dans l'écrin majestueux de la cathédrale Saint-Pierre, le Festival

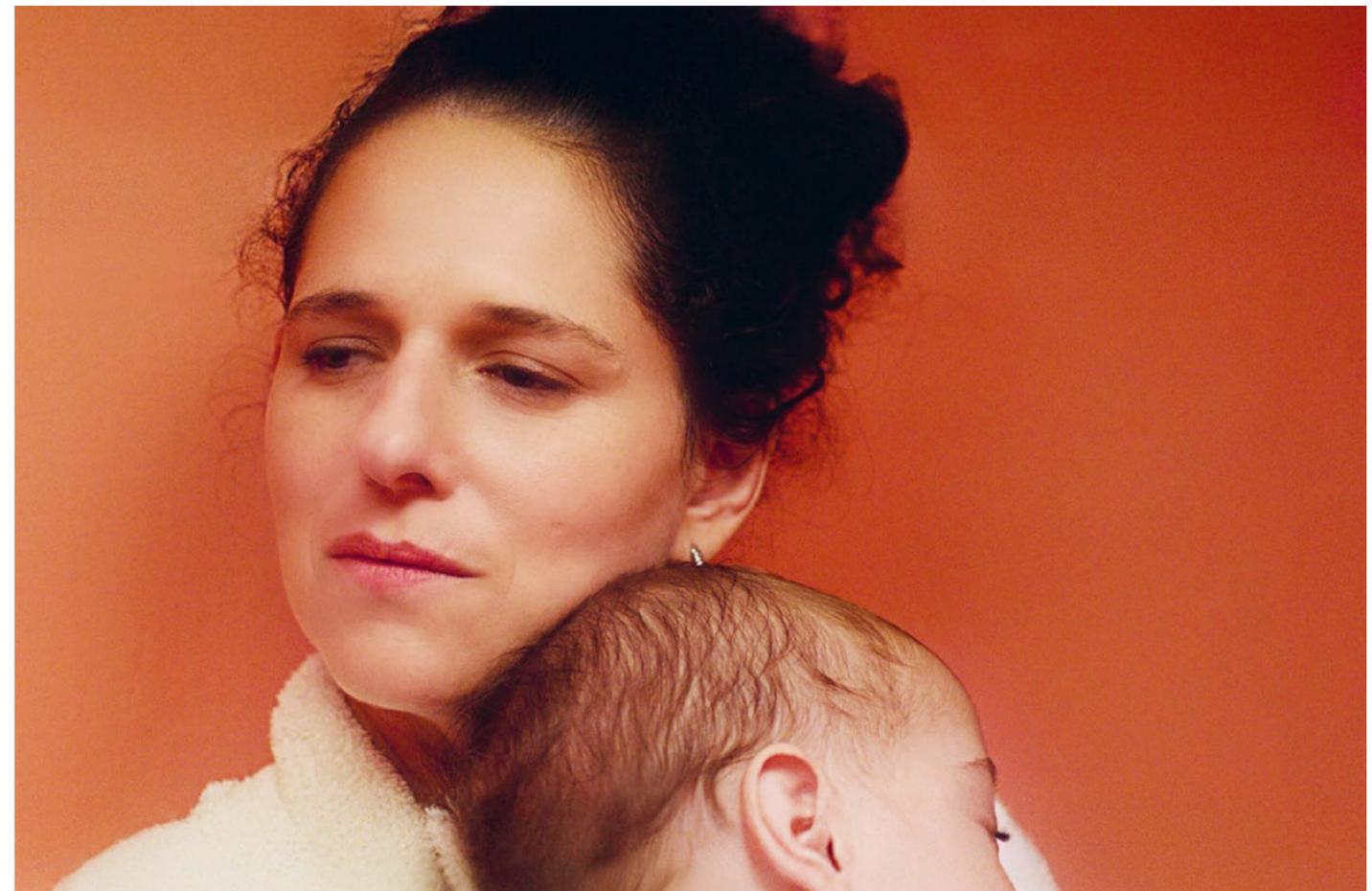
International d'Orgue donne à entendre le souffle puissant et spirituel du grand orgue Metzler. Chaque semaine, des organistes venus du monde entier – virtuoses confirmés ou jeunes prodiges – se succèdent pour interpréter un répertoire riche allant de Bach aux créations contemporaines. Ce rendez-vous hebdomadaire met en valeur les ressources expressives d'un instrument mythique et offre un moment de recueillement musical, ouvert à tous. L'entrée est libre, une manière de démocratiser l'accès à une forme d'art exigeante mais profondément vivante.



Festival International de Carillon Genève

Tous les samedis, du 5 juillet au
30 août 2025, à 17h
Divers sites en ville (notamment
Parc La Grange,
Vieille-Ville)

Instrument rare et spectaculaire, le carillon est mis à l'honneur chaque été à Genève grâce à ce festival unique en son genre. De juillet à août, chaque samedi après-midi résonne du tintement mélodieux des cloches, jouées en direct par des carillonneurs professionnels venus d'Europe, des États-Unis ou du Japon. Depuis les beffrois ou les tours, la musique descend dans les rues et s'infiltre dans le quotidien des promeneurs. Ce festival est aussi une invitation à lever les yeux, à tendre l'oreille et à redécouvrir les paysages urbains à travers un patrimoine sonore inattendu.



© Courtesy of Lev Cinemas

INTERVIEW EXCLUSIVE

Noa Koler: le visage « feel good » du cinéma israélien

Nathalie Hamou

Crinière lâchée, tongs aux pieds, pantalon évasé couleur pastel: Noa Koler vient à notre rencontre en toute décontraction dans son café favori, sur une artère de Shapira, le quartier bohème du Sud de Tel-Aviv où elle a élu domicile. Ce mercredi matin de fin mars, l'artiste originaire de Petah Tikva, l'une des actrices préférées du public israélien, sur le grand comme au petit écran, a pourtant un agenda très serré. Noa Koler vient tout juste de rentrer du Festival du cinéma israélien de

Paris où elle a présenté *Halisa* (5 nominations aux « Ophir », les « Césars » israéliens, prix du Jury au Festival du film international de Haïfa), le nouveau long métrage de la cinéaste franco-israélienne Sophie Artus. Elle y incarne le rôle principal d'une infirmière qui s'occupe toute la journée de bébés mais qui n'a pas d'enfant. Et elle se prépare déjà à enchaîner avec un voyage en Lituanie. But du déplacement: le tournage d'un épisode d'une nouvelle série TV, *Makom Sameah* (« A happy place ») dont Noa

Koler a coécrit le scénario. Cinq ans après *Hazarot* (en français, « Répétitions »), son premier bébé télévisuel, une série située dans un théâtre de Tel-Aviv, l'artiste remet le couvert. Récompensée en 2016 par le prix Ophir de la meilleure actrice pour son rôle dans *The wedding plan* de Rama Burshtein, la comédienne de la série comique TV à succès *Kupa Rashit* (« Caisse principale ») qui se passe dans un supermarché israélien, confie que son travail créatif est sa planche de salut. Interview exclusive pour *Hayom*.

suite →

Le public vous connaissait dans des rôles plutôt comiques. Celui de Michal au cinéma, dans *The wedding plan*, une Bridget Jones ultra-orthodoxe déjantée. Celui de Shira, dans la série TV *Kupa Rashit*, la directrice d'un supermarché. Il vous a découverte sous un jour nouveau dans *Halisa* (Ndlr: nom d'un quartier difficile de Haïfa), de Sophie Artus, dans lequel vous incarnez Sarah, l'infirmière d'un centre pour la petite enfance. Une autre Noa Koler ?

Quand j'ai lu le scénario de *Halisa*, je me suis tout de suite dit : vais-je arriver à incarner ce rôle et si oui comment ? Le signe que je devais absolument jouer dans ce film ! Le personnage de Sarah m'a intéressée, car il s'agit d'une personnalité profonde, sans cynisme, qui doit s'affirmer autrement que par le verbal. C'est par son empathie, ses qualités de cœur, que cette femme agit de manière très concrète pour tenter d'aider et de changer le monde. Quitte à faire une chose extrême qui la met en danger. Ce film m'a aussi attirée pour sa dimension féminine : il s'inscrit dans un univers d'utérus ! (Rires)

***Halisa* traite d'un des sujets dont on parle quotidiennement en Israël, mais qui est rarement abordé au cinéma : le désir de maternité.**

Oui et le film couvre un large spectre de mères : celles qui ne peuvent pas l'être, celles dont le lien maternel est très abîmé, celles qui ont une relation saine avec leur enfant mais ne peuvent assumer le rôle. Pour préparer *Halisa*, je me suis d'ailleurs rendue dans une clinique pour la petite enfance de Tel-Aviv, pour comprendre comment les professionnels évaluent la « fonctionnalité » des mères. J'ai (ré)appris que le contact visuel entre une mère et

son enfant est un symptôme fondamental d'une relation instinctive normale. J'avais oublié ces choses, ma fille et mon fils sont déjà grands : ils ont 14 ans et 9 ans !

Quand *Halisa* a été projeté en Israël, lors du dernier Festival du film international de Haïfa en janvier, Sophie Artus l'a dédié à Einav Zangauker, dont le fils Matan fait partie des kidnappés à Gaza.

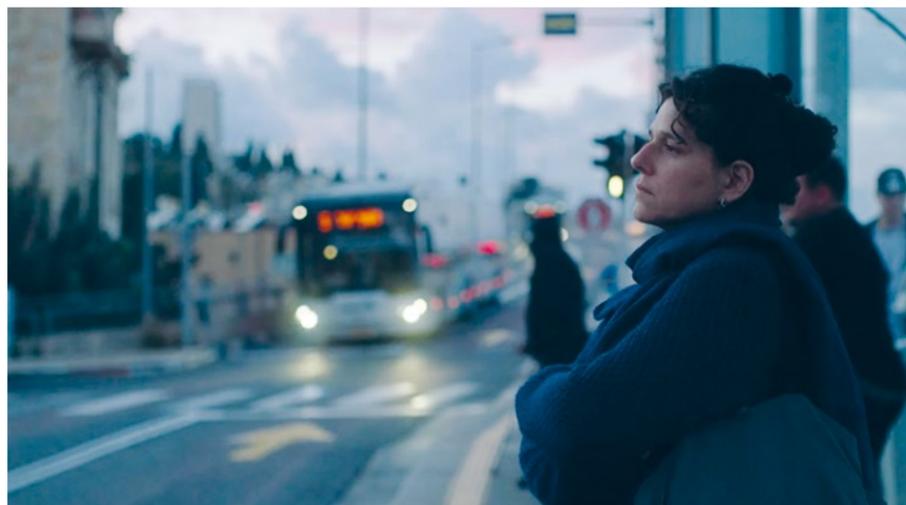
L'histoire des enfants jeunes adultes otages à Gaza renvoie les Juifs à la Shoah : c'est insupportable.

Comment s'est passée votre collaboration avec la cinéaste Sophie Artus ?

Je ne suis pas spécialiste du cinéma français mais dans un sens, on peut affirmer que ce film est très français : il a du style, une écriture classique. *Halisa* possède une esthétique dans sa façon de transcender des lieux déglingués où le désordre (« balagan » en hébreu) prévaut.

Après *Hazarot*, la série TV cosignée avec Erez Driguez, vous avez coécrit, avec Ram Nehari, *Makom Sameah*, une série TV qui sera diffusée en Israël dans quelques mois et dans laquelle vous jouez aussi. Elle s'inscrit dans un autre état d'esprit ?

Le titre se réfère à une méthode de soin ! En psychologie, une « happy place » désigne un lieu mental où une personne peut se réfugier pour se sentir en sécurité, apaisée et heureuse. Récemment, j'ai revu notre série *Hazarot* diffusée sur Kan 11 en 2020 et je l'ai trouvée beaucoup plus drôle que dans mon souvenir. Entre-temps, la réalité du monde et celle d'Israël en particulier a totalement changé. *Makom Sameah* est influencé par cette évolution dramatique. Il s'agit d'un « dramedy » (contraction de drame et comédie). Dans cette histoire, Naomi (jouée par Tiki Dayan), la mère de Vered (que j'interprète), lui demande de la tuer. Vered refuse et se lance dans un voyage fou pour trouver un sens à leurs deux vies.



© Courtesy of Lev Cinemas



© Courtesy of Lev Cinemas

Ce sera votre principal projet en 2025 ?

Je vais continuer *Kupa Rashit*, une série dont la sixième saison est en cours d'écriture, et qui s'avère très « feel good » pour moi ! Le groupe d'acteurs s'apprécie beaucoup et c'est un véritable cadeau dans ma vie. Mais après avoir joué dans plusieurs productions internationales – dont la série *Our Boys* (HBO) de Hagai Levi ou la série française de Thomas Vincent *Possessions* (avec Reda Kateb et Nadia Tereszkiewicz) – coécrite par Shahar Magen et Valérie Zenatti, j'aimerais beaucoup recommencer à tourner à l'étranger : en France, en Italie, aux États-Unis !

En attendant, ce sera un saut de puce en Lituanie pour finaliser votre dernière série...

Dans *The wedding plan*, j'avais demandé à la production de me rendre à Ouman, lieu de pèlerinage en Ukraine pour préparer mon rôle, celui d'une Breslev (branche des Hassidim). Ce séjour m'a porté chance : j'avais prié pour tomber enceinte d'un fils et pour remporter le trophée de la meilleure actrice. Mes deux vœux ont été exaucés. Et je surnomme mon Itamar, le fils du Rabbi Nah'man ! 🙏

Trois questions à la cinéaste Sophie Artus

Dès le début, avez-vous songé à Noa Koler pour incarner Sarah, l'héroïne de *Halisa* ?

J'ai écrit le film sans forcément penser à elle, mais je lui ai proposé le rôle et avant même qu'on ait obtenu le budget, Noa Koler a accepté. Cette actrice, l'une des plus en vogue de sa génération, s'est surtout illustrée dans un registre comique, et j'aimais l'idée de lui confier un rôle assez dramatique, pour que cette comédienne apporte l'optimisme qu'elle a en elle.

Le désir de maternité s'inscrit dans votre film au sein d'une autre thématique, celle de la périphérie ou des populations à la marge. Le cinéma empreint de réalisme social, représenté notamment par Ken Loach a-t-il été une référence pour vous ?

Certains critiques de cinéma ont cité ce réalisateur britannique après avoir vu *Halisa* : c'est une référence flatteuse que j'accepte. Au-delà de la maternité, le film prend ses quartiers dans une « tipat halav », un lieu unique où se côtoient des mères, des infirmières de toutes les couches sociales, qui suivent vos

enfants pendant six ans. J'ai trouvé, au moment de mon installation à Haïfa, que ce lieu portait une histoire, notamment à *Halisa*, un quartier de cohabitation entre Juifs et Arabes. L'une de mes grandes satisfactions est que ce film fait l'objet de nombreuses projections privées en Israël, pour des spécialistes de la famille, de la santé ou de la petite enfance, depuis son succès en salle. J'aimerais évidemment que *Halisa* voyage dans le monde, au-delà des festivals, mais depuis deux ans, les sorties en salles sont malheureusement devenues rarissimes pour le cinéma israélien.

Quelles sont vos prochains projets, notamment pour la télévision, puisque vous venez de participer au festival Séries Mania, à Lille ?

Mon projet fait partie d'un incubateur franco-israélien pour développer des séries TV. Mon partenaire d'écriture n'est autre que l'acteur du Théâtre National de Strasbourg, Dan Artus, mon frère. Notre mère, âgée de 76 ans, a d'ailleurs participé à *Lacrima*, une pièce formidable qui s'est donnée à l'Odéon, qui associe des acteurs non professionnels et a voyagé au Japon. Je porte par ailleurs deux projets de films, l'un achevé, l'autre en cours d'écriture et qui se déroulera en Galilée. J'ai besoin de la nature pour me ressourcer.

RECONSTRUCTION

« Sauver l'humanité en temps de guerre : un témoignage intemporel »



↑ Luc Zbinden, Les Hauderes, 1953

Dans cette œuvre saisissante, Luc Zbinden nous plonge dans les souvenirs de guerre de son grand-père, témoin et acteur, parmi d'autres, d'une époque bouleversée par le chaos. À travers un récit intime, l'auteur reconstitue le parcours d'un homme à hauteur d'homme, dans toute sa complexité et son humanité. Quatre questions à Luc Zbinden...

Frédéric Hayat

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire sur votre grand-père et son acte héroïque durant la Seconde Guerre mondiale ?

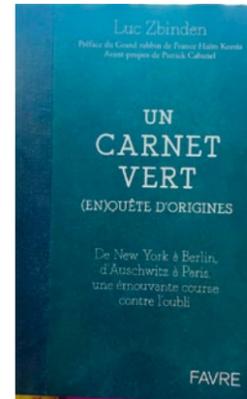
Mon travail d'écriture est né d'une sorte de greffe : toute ma vie a été comme habitée par le destin et l'histoire du peuple juif. Je me souviens d'avoir lu, visionné tout ce qui évoquait la Shoah et la vie des communautés juives. J'éprouvais, et éprouve encore, le sentiment d'appartenir à cette histoire, et de porter ce peuple au plus profond de moi, comme s'il s'agissait de mon propre peuple, de ma famille. Ce terrain était donc préparé à recevoir la « révélation » faite par mes tantes en 2010 : « Sais-tu que ton grand-père a protégé des Juifs pendant la guerre ? ».

Ce jour-là, ma vie a changé de direction. Derrière cette question, j'ai entendu une voix et ressenti un appel à débiter sans attendre ce qui allait devenir l'enquête de ma vie. Le premier objectif était de savoir qui était vraiment mon grand-père, de connaître tous les détails de son action ; comprendre pourquoi un jeune pasteur suisse, dans le sud de la France, avait mis sa vie en danger pour des Juifs qu'il ne connaissait pas. Dans le même temps, je décidai de me mettre sur la piste de ce couple d'artistes, pour tenter de rassembler les moindres détails de leur vie, de Berlin à Paris en passant par les USA. À l'image des poupées russes qui s'emboîtent les unes dans les autres, je venais d'ouvrir un deuxième cercle de recherches.

Un troisième ne tarderait pas : qu'était devenu leur petit garçon, Peter, âgé de 12 ans à l'époque, et si proche de mon grand-père ? Le quatrième cercle se concentra sur les cousines du petit Peter, et leurs parents, tous déportés. Comprendre la portée du geste de mon grand-père m'avait logiquement conduit à retracer l'histoire de cette famille, jusqu'à sa confrontation avec l'horreur tragique de la Shoah. Enfin, une cinquième piste était celle de ma propre vie : comment expliquer ma relation organique avec le peuple juif ? Quelles en étaient les racines et la source ?

Dans votre livre, on ressent une forte immersion dans la vie des personnages. Comment êtes-vous parvenu à refléter le destin tragique de cette famille juive avec autant d'émotion et d'authenticité ?

Dès ma première page, j'ai compris que je n'allais pas rédiger un livre historique et documentaire, noyant le lecteur sous les dates, les faits et les descriptions. Mon livre est d'abord le récit haletant d'un homme qui cherche des réponses. Je voulais que le lecteur fasse corps et cœur avec moi, qu'il me suive pas à pas dans mes espoirs et mes fausses pistes, dans mes découvertes et dans les rebondissements surprenants qui jalonnent cet incroyable parcours.



← Un carnet vert. (En)quête d'origines de Luc Zbinden, Éditions Favre

J'ai récolté depuis 14 ans des documents, photos, portraits, lettres, dossier de naturalisation, témoignages dans le seul but de me représenter chaque moment, chaque lieu connus par mes personnages. Une manière pour moi de rendre aux personnages ce que la violence de l'histoire leur a volé, une manière aussi de les honorer, de leur redonner vie, pour ne pas oublier. Restituer leur existence « de l'intérieur » pour que le lecteur comprenne et marche, comme moi, dans leurs pas. Ainsi, les lecteurs et lectrices deviennent au fil des pages Marion, Peter, Ingrid, Hans, Luc et Paul !

Quel rôle Israël joue-t-il dans votre vie et dans la manière dont vous percevez l'histoire de votre grand-père ?

Ma foi chrétienne, profondément ancrée dans ses racines juives, ne peut se concevoir sans la Bible, livre hébraïque, inscrit dans l'Histoire et les promesses faites au peuple et à la terre d'Israël.

Mon livre raconte plusieurs épisodes se déroulant en Israël, un pays que mon grand-père a pu découvrir à la fin de sa vie, et où j'ai pu emmener mon propre père il y a quelques années.

Lorsque je raconte mon enquête dans mes conférences, je résume souvent ce lien par cette formule : « Je ne sais qui a adopté l'autre, Israël ou moi ? ». Une certitude en tous les cas, c'est qu'à chaque fois que je pose le pied en Israël, j'ai l'impression de revenir à la maison.

Mon grand-père portait en lui une parole de la Genèse, qu'il a transmise à chacun de ses enfants : « Je bénirai ceux qui te béniront ». Pour lui, honorer, bénir Israël était une évidence, un choix toujours assumé. Une partie de cette incroyable histoire se déroule dans les Cévennes, une région qui a tissé un lien historique, spirituel et même géographique avec Israël. L'historien Patrick Cabanel, qui m'a fait l'honneur de rédiger l'avant-propos de mon livre, le développe dans un de ses ouvrages *Cévennes : un jardin d'Israël*, il raconte comment le rapport des protestants de cette région avec les Juifs est, depuis des siècles, de l'ordre des « affinités électives ». L'action de mon grand-père, et celle que je mène humblement sur ses traces, répond à la parole prononcée par un autre personnage biblique, Ruth la Moabite : « Ton peuple, mon peuple ». Cette alliance proclamée est d'ailleurs le titre que j'ai donné à ma conférence.

À travers ce livre, quel message espérez-vous transmettre aux générations futures ?

Il est double : j'encourage chacun de mes lecteurs, les jeunes en particulier, à devenir historien de sa famille, de ses origines. Nos familles cachent parfois, souvent même, des secrets lourds et obscurs, qu'on souhaite oublier. J'ai voulu pour ma part retrouver et parler des secrets lumineux, solaires, ceux que l'on désire préserver et transmettre. Cette démarche, je l'ai prolongée par des projets pédagogiques avec mes élèves : je vois encore leur émotion, leur fierté d'avoir effectué des recherches sur leur famille, et d'avoir trouvé un bel héritage qui valait de l'or.

Le deuxième message se rapporte à la reine Esther qui a profondément inspiré mon grand-père. Un modèle de courage et de détermination, choisissant de risquer sa vie pour sauver son peuple. À l'heure où l'antisémitisme se réveille, cette figure devrait encourager les futurs citoyens à se lever comme elle, face aux vents contraires, aux mensonges et à la haine.

Marcher dans l'héritage des « Justes », c'est se lever, pour la justice et la vérité, aimer celui que le monde pointe du doigt, et faire de lui son frère, sa sœur. 🇮🇱

SERVICE D'INTERVENTION RAPIDE
VOTRE PARTENAIRE SÉCURITÉ
 ☎ 022 3 644 644 🌐 WWW.SIRSA.CH



RENCONTRE

Yaniv, faites vos jeux!

Steve Krief



Rencontre avec Ben Ducoff et Amnon Carmi, acteurs, auteurs et réalisateurs d'une comédie déjantée où se rencontrent ambition scolaire pour les jeunes des quartiers difficiles et club de jeu juif orthodoxe.

Yaniv raconte l'histoire de Barry, un prof qui ne dispose plus du budget annuel nécessaire pour créer une pièce de théâtre dans un lycée de New York. Lui vient alors l'idée dingue de gagner cet argent avec un collègue prof au Yaniv, un jeu de cartes surnommé le « blackjack des Juifs » dans un établissement orthodoxe nocturne aux parfums de la vie d'Odessa d'antan, avec des personnages hauts en couleur. Cette comédie très originale et drôle est proche de la réalité vécue lors de la réalisation de leur premier longmétrage par Ben Ducoff et Amnon Carmi, deux amis d'enfance originaires de Cleveland. Emmurés par le Covid, certains ont partagé leur art sur Zoom et aux fenêtres, mais d'autres occupations ont aussi émergé. « Pendant la pandémie, on était obsédé par ce jeu que j'avais connu lorsque je vivais en Israël. Lequel a été créé et ramené par les jeunes suite à des voyages effectués en Asie après le service militaire. Un jeu combinant le rami et le poker », nous confie Amnon Carmi.

Lorsque Jean-Paul Belmondo demande à Samuel Fuller dans *Pierrot le Fou* de lui définir le cinéma, le grand réalisateur répond qu'il s'agit d'un champ de bataille, où se rencontrent de nombreuses émotions. « Il s'agissait de notre premier long métrage. Ce fut un peu comme partir à la guerre. Nous avons travaillé ensemble sur de nombreux différents projets, conscients d'être prêts techniquement à faire le grand saut dans la réalisation de ce premier film, mais sans ressources financières. Nous avons peu de contacts à l'époque et on a sollicité nos proches. »

Un *family movie* plein d'embûches et de rebondissements, sur l'écran comme dans sa réalisation. Le film a failli être arrêté à sept reprises. Le Covid n'a pas non plus aidé. Mais leurs proches sont mobilisés. Un généreux producteur de Détroit prête son studio, où furent filmées les scènes du club de Yaniv. Leurs collègues d'université interprètent des rôles. Parmi eux surtout, la charismatique Annabelle



→ L'équipe sur le tournage

Steven, dans le rôle féminin principal de Deb, et Mitchell Fields, le prof de théâtre du lycée de Cleveland des auteurs du film, dans le rôle du grand-père.

Le film mêle et honore plusieurs styles d'humour juif, déclare Ben Ducoff: « Ma première grande influence comique juive fut *Le Rabbin du Far West* (1979), le seul film vidéo que mes grands-parents avaient à la maison (rires). Les films des frères Safdie aussi, avec leurs situations dark et intenses, proches des dynamiques familiales juives faisant face à un chaos partagé, comme dans *Uncut Gems* (2019). Je suis, bien entendu, très fan de Sacha Baron Cohen également. Voir *Borat* (2006), le suivre jusqu'à ses limites insoupçonnables, en tant qu'ado, a été une gifle. »

Amnon Carmi précise: « Nous souhaitons rire avec les gens, pas à leurs dépens. Ce film est une exploration du monde orthodoxe à travers des yeux de non-religieux. Notre pluralité montre que nous venons de mondes différents et conduit à des chocs comiques, selon l'adage de « 2 Juifs, 3 opinions ». Les deux styles les plus difficiles dans le cinéma sont la comédie et l'horreur, en quête du bon curseur pour être efficace, de savoir comment le public réagit aux détails ». Cette *situational comedy* qui caractérise leur style est effectivement loin des volontés d'humiliation en vogue.

« À Brooklyn, on observe la communauté orthodoxe et on se pose des questions sur leur quotidien, au-delà des clichés, affirment Ducoff et Carmi. C'était important pour nous d'y confronter notre regard d'artistes et de personnes non-religieuses. Une démarche bienveillante de curiosité, pas de moquerie. Nous avons été agréablement touchés par l'enthousiasme et la participation des orthodoxes en tant qu'acteurs et consultants. Ils ont même mis à disposition des locaux à Brooklyn pour stocker le matériel. »

Parmi les personnages que rencontre Barry dans le film, Mendy, le MC des soirées Yaniv, interprété par Adam B. Shapiro, crève l'écran. Son charisme, son humour menaçant... on ne

serait pas étonné de le voir dans un Scorsese. « Mendy a joué sur les scènes new-yorkaises le rôle de Tevye dans une adaptation de *Un Violon sur le toit*. Il est souvent *typecasté* dans des rôles de Juifs orthodoxes stéréotypés. Très heureux de jouer dans *Yaniv*, il s'est lâché. Sa participation au film a été très importante pour nous », confirme Ducoff.

Les acteurs qui interprètent les élèves souhaitant créer la pièce de théâtre à l'école sont, dans la vraie vie, des étudiants de Ducoff. « Nous sommes des éducateurs ciné, nous essayons de donner aux jeunes une opportunité dont nous n'avons pas bénéficié: créer

du contenu et le partager. Ce sont nos élèves, devant et derrière la caméra. On apprend toujours plus sur le terrain qu'en classe. Dans un esprit de tikkoun 'olam. Pas juste une expérience pour eux, mais des opportunités de carrière par la suite, certains étant embauchés ailleurs pendant le tournage de *Yaniv*. On pourrait penser qu'un jeune se focaliserait sur le métier d'acteur. Au contraire, ils se sont encore plus intéressés à tout ce qui tournait autour du film (décors, son...) pour le rendre meilleur techniquement, sans compter ses heures. » Chacun avait compris l'importance de chaque composante de cet orchestre magique qu'est le cinéma. 🎬



↑ Couleur, imper, et shtreimel!

PORTRAIT

Chantal Akerman: filmer l'absence, la mémoire et l'exil

Figure radicale du cinéma d'auteur, Chantal Akerman a inventé une manière singulière de raconter les femmes, l'exil et la mémoire. Marquée par la Shoah et par la disparition de sa mère, son œuvre s'est construite dans le silence et la lenteur, comme une résistance poétique au vacarme de l'Histoire. Portrait.

Yaël Yermia



← Chantal Akerman

C'est au Jeu de Paume à Paris que je l'ai découverte. J'avais toujours entendu parler d'elle mais avant de voir ses films, c'est au travers de ses photographies, d'extraits de films et du premier livre que j'ai lu d'elle *Une famille à Bruxelles* (L'Arche Éditeur,) que j'ai pris pied dans son univers. Un univers marqué par le manque, la mémoire et l'Histoire. Son livre est un récit où Chantal Akerman donne voix, en creux, à la parole étouffée de sa mère après la mort du père. À travers le quotidien, les silences et les pensées futiles, elle fait émerger le deuil, l'exil et le non-dit de la Shoah. Un texte pudique, hanté par la mémoire et l'absence.

Une œuvre entre mémoire juive, filiation et silence

Cinéaste belge d'origine juive polonaise, Chantal Akerman n'a cessé d'explorer la frontière entre le visible et l'invisible. Son œuvre est faite de silences qui parlent plus fort que les mots, de gestes anodins qui révèlent les drames intimes, d'images fixes qui bouleversent.

Son chef-d'œuvre, *Jeanne Dielman, 23 quai du Commerce, 1080 Bruxelles*, désigné en 2022 comme « le plus grand film de tous les temps » par le British Film Institute, est un portrait de femme en huis clos. Trois heures de gestes mécaniques, de silence oppressant, de routine asphyxiante : une métaphore du poids d'un passé indicible. Plutôt que de représenter le trauma, la réalisatrice en filme les effets invisibles, inscrits dans le quotidien et le corps. Il incarne une mémoire transgénérationnelle silencieuse, comme héritée sans récit ; un exemple saisissant de ce que Marianne Hirsch appelle la post-mémoire¹.

Expérimentale, radicale, intime et politique, son œuvre se tient à la croisée des chemins entre le féminisme, la recherche formelle et la mémoire juive. Si elle n'a jamais réalisé un film explicitement consacré à la Shoah, celle-ci est pourtant omniprésente, inscrite en creux dans chaque silence, chaque plan, chaque absence.

Sa mère, Natalia (Nelly) Akerman, seule survivante de sa famille déportée à Auschwitz, a transmis ce traumatisme à sa fille non par les mots, mais par le silence. Chantal Akerman dira : « Le silence de ma mère a traversé mon enfance et il a traversé tous mes films. ». Il devient un langage cinématographique. Plutôt que de parler directement de la Shoah, elle en filme les contours, comme si le trauma était trop immense pour être frontalement abordé.

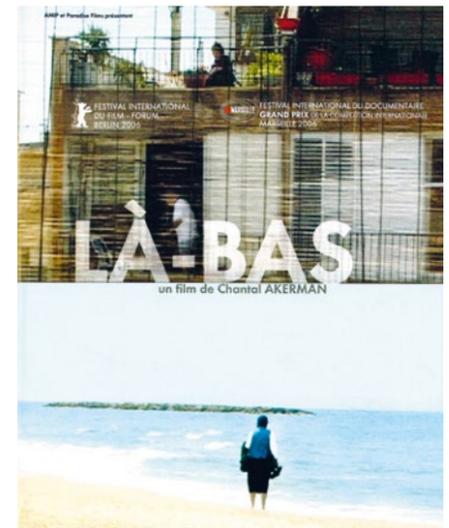
Dans *D'Est* (1993), elle parcourt les pays d'Europe de l'Est après la chute du mur, filmant des corps figés dans le froid, des visages sans dialogue, des files d'attente muettes. Le passé y est palpable sans être nommé. Cette traversée sans parole est une manière de filmer la mémoire comme un paysage en ruine.

Filmer sans montrer: Israël, l'exil et la disparition

Là-bas (2006) est sans doute l'un de ses films les plus intimes et mutiques. Tourné à Tel-Aviv, il se déroule presque entièrement dans un appartement, stores tirés. La cinéaste filme l'extérieur sans jamais s'y rendre. Des sons de rue, des voix d'enfants, des images obstruées : tout est à distance, comme filtré. Le spectateur devient témoin d'un retrait, d'une impossibilité d'habiter l'espace. Elle est là, sans y être vraiment. Elle interroge son rapport à Israël, à la judéité, à la mémoire de la Shoah. Le film est une méditation sur le repli, l'angoisse, l'impossibilité du retour. Mais aussi un refus de la spectacularisation.

Là-bas s'inscrit dans une trilogie non dite avec *News from Home* (1976) et *No Home Movie* (2015), trois films sur l'exil, la mère et l'impossible appartenance. Dans *News from Home*, la distance est géographique. Dans *Là-bas*, elle est intérieure.

Dans *No Home Movie*, son dernier film, la réalisatrice filme des conversations avec sa mère, dans son appartement à Bruxelles. Ce qui s'échange dans ces dialogues anodins est surtout marqué par ce qui ne se dit pas. Le poids du passé est là, dans les silences, dans l'espace domestique,



dans cette mère vieillissante qui porte en elle une mémoire indicible. La réalisatrice semble vouloir retenir le temps, capter les derniers instants de celle qui a survécu. Il est une œuvre-testament, un film d'adieu à sa mère et à son propre passé.

Chantal Akerman, qui souffrait de troubles bipolaires, sombre dans une profonde dépression après la mort de sa mère en avril 2014. Un an et demi plus tard, quelques jours avant la sortie de *No Home Movie* en France, elle met fin à ses jours à son domicile parisien. Un geste radical qui résonne comme la conclusion tragique d'une œuvre entière marquée par l'absence et la mémoire. Elle a filmé l'absence sans pathos, l'intime sans exhibition, la judéité sans symbole. Son cinéma explore la mémoire par l'espace, le temps, le silence. Il capte ce qui reste quand tout a disparu : une mère, une langue, une histoire. Dans cette tension entre ce qui fut et ce qui ne peut plus être, elle a inventé une forme juste, nue, profondément politique. Une œuvre qui ne referme rien, mais ouvre à la question. 📖

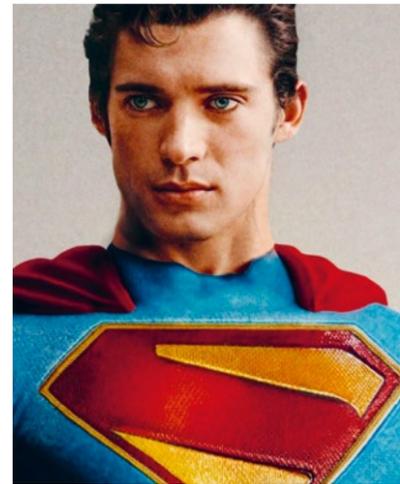
¹ Concept développé par Marianne Hirsch dans son ouvrage *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust* (Columbia University Press, 2012).

S. K.

Superman

« Quoi, un type qui porte un bus ! Vous croyez vraiment que quelqu'un va acheter ce genre de BD ? »

Cette remarque fut entendue des dizaines de fois, des années durant par les créateurs de Superman, Jerry Siegel et Joe Shuster, deux jeunes Juifs de Cleveland, amis depuis



le lycée. De 1933 à 1938, ils galèrent à vendre leur projet pour se le faire finalement subtiliser. Près de 100 ans plus tard, Superman demeure le super héros le plus connu au monde et le plus réadapté sur grand écran. Les deux auteurs juifs s'inspirèrent de l'histoire de Moïse et de celle sur le

Golem dans leurs côtés protecteurs inattendus, à la fois fragiles et surpuissants. La version de James Gunn, qui sort au cinéma cet été, ambitionne de se focaliser, à l'inverse, sur la dimension plus humaine de Superman, notamment ses interactions quotidiennes difficiles. Avec dans le rôle principal David Corenswet et dans celui de Lois Lane, Rachel Brosnahan, qui interpréta avec tant de talent Mrs Maisel.

Nicolas Winton

Il y a des super-héros imaginaires et des héros souhaitant demeurer très ordinaires.

Ce fut le cas de Nicolas Winton (1909-2015). Une rue de Prague porte depuis plusieurs mois le nom de l'homme d'affaire britannique qui sauva 669 enfants pendant la Shoah en organisant leur arrivée à Londres. Certains d'entre eux encore en vie aujourd'hui participèrent, en présence notamment du maire de Prague, à la cérémonie de nomination. Laquelle se déroula lors du 85e anniversaire du dernier « Kindertransport » de Prague, qui fut empêché de partir par les autorités d'occupation. Le film *One Life* (2023) de James Hawes, avec Anthony Hopkins dans le rôle de Nicholas Winton, a rendu hommage à son courage. Il resta discret toute sa vie sur son héroïsme et l'histoire ne fut révélée au grand public qu'en 1988, lorsque la présentatrice Esther Rantzen l'accueillit lors de l'émission télé *That's Life*, en le conviant simplement à assister dans le public à un tournage. Il eut la surprise de voir de nombreux enfants qu'il avait sauvés près d'un demi-siècle auparavant, constituant secrètement les membres du public, se lever pour l'applaudir en direct.



© collider.com

4 Fantastiques

En parlant de super-héros et de réadaptation, un nouveau film consacré aux débuts des « Quatre Fantastiques », réalisé par Matt Shakman, sort également cet été.

Le quatuor regroupe des étudiants transformés en super-héros suite à un voyage spatial tournant mal et développant chez chacun des pouvoirs : l'homme élastique, la femme invisible, la torche humaine et la Chose. Ce dernier étant directement inspiré du Golem et traité d'ailleurs ainsi dans une des bandes dessinées Marvel. Au fil de celles-ci, on apprend que Ben Grimm, alias La Chose, est un enfant juif des quartiers difficiles du Lower East Side de Manhattan, qui ne claironne pas son judaïsme mais qui ne baisse pas non plus les yeux. Un épisode conduit d'ailleurs les lecteurs sur les pas de son enfance. Dans cette version ciné, à noter la présence de Pedro Pascal, un des acteurs principaux de la série culte *Narcos*, et Vanessa Kirby (ayant le même nom de famille que Jack Kirby, qui créa ces super-héros Marvel avec Stan Lee en 1961) qui joua dans *The Crown*.



© Ascot Elite Entertainment

Darren Aronofsky

Le grand réalisateur de *The Wrestler*, *Black Swan* et *Noé*, revient sur grand écran avec une œuvre surprenante : *Caught Stealing*.



L'histoire d'un ancien joueur de base-ball désabusé plongé dans le milieu criminel du New York des années 1990, tentant de sortir de situations inextricables. Le réalisateur fait partie de cette génération qui a grandi avec la surmédiatisation des athlètes dans les années 1980-90, livrés à la solitude et aux pages à scandales de feuilles de chou une fois leur gloire passée. Thème déjà abordé dans *The Wrestler* sur les stars du catch victimes de morts prématurées et de lourdes blessures. Dans le rôle principal de ce nouveau film, on retrouve Vincent D'Onofrio, révélé par Stanley Kubrick dans *Full Metal Jacket* où il incarnait avec tant de force le soldat victime du traitement brutal de son sergent. Également au casting, les acteurs ayant incarné des super-héros dans la série de films *X-Men* Zoé Kravitz et Liev Schreiber. Ce dernier étant très engagé aujourd'hui contre l'antisémitisme.



Maccabiades

Et en parlant de jeunes gens talentueux, super-héros des stades, cet été accueille la 22e édition des Maccabiades !

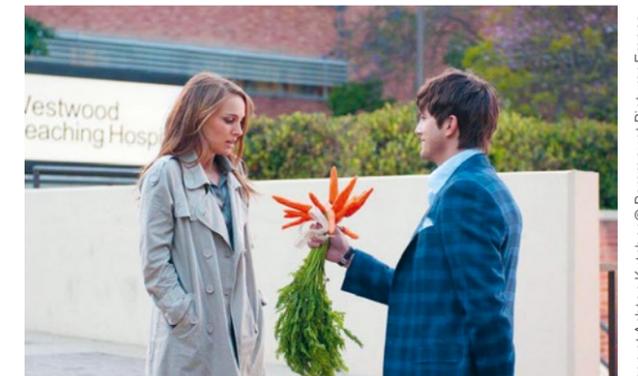
À partir du 8 juillet, 66 délégations s'affronteront dans une cinquantaine de sports ! Et, bien sûr, parmi eux, une délégation suisse. Créée par Joseph Yekutieli, cette compétition fraternelle vit le jour en

Israël en 1932, avec la participation de 290 athlètes issus de 18 pays. En 2021, ils étaient plus de 10'000. Certes, l'esprit est chaleureux, mais les compétitions sont bien réelles et les rencontres avec d'immenses champions très envisageables. Parmi eux, Mark Spitz, un jeune nageur s'illustrant à 15 ans en remportant quatre médailles d'or aux Maccabiades de 1965, et qui allait devenir le plus grand champion olympique de tous les temps dans une compétition (jusqu'à ce que Michael Phelps le détrône en 2008) en remportant sept médailles d'or à Munich en 1972, un beau clin d'œil au destin l'année du massacre de 11 athlètes israéliens par des terroristes.

Natalie Portman

Le cordonnier peut-il mieux se chausser ? pourrait-on demander en guise de réponse à l'adage, revenant avec une question à un problème dans une démarche talmudique.

Tout ça pour dire que ce sujet est abordé de manière intrigante dans le film *Good Sex* consacré à l'histoire d'une thérapeute de couples qui replonge dans l'univers des rencontres, tiraillée entre deux présences bien différentes.



Un projet de film encore assez secret, mais où l'on sait que l'actrice incarnant la thérapeute est Natalie Portman, qui fut d'ailleurs récompensée de l'Oscar 2010 du meilleur rôle féminin dans *Black Swan* de Darren Aronofsky. La scénariste et réalisatrice de *Good Sex* est Lena Dunham, ayant peu d'expérience dans ces domaines, mais ayant fait ses preuves en tant qu'actrice et productrice. Natalie Portman est une des rares actrices de premier plan faisant confiance régulièrement à des jeunes talents.

Natalie Portman et Ashton Kutcher © Paramount Pictures France

« L'état de guerre, c'est un peu la bande sonore de notre pays. »

Comment défendre un film-projet de vie tel que *Cabaret Total* dans une époque aussi tourmentée que problématique pour le cinéma israélien ? Pour répondre à cette question, l'acteur-réalisateur, Roy Assaf, 46 ans, originaire de Rishon Le Zion (en banlieue de Tel-Aviv), nous a donné rendez-vous dans le triangle d'or de la culture de l'État hébreu, niché au cœur de la ville blanche : Place Habima, haut lieu des manifestations pro démocratie et nom éponyme de l'un des théâtres nationaux du pays. Le comédien, formé à l'école d'art dramatique Nissan Nativ, et qui partage depuis peu sa vie entre Paris et Tel-Aviv, aime s'y ressourcer. Les locaux du théâtre Habima font aussi partie d'une séquence de *Cabaret Total*, le quinzième film auquel Roy Assaf participe sous les traits d'Asi, un anti-héros moderne. Et le premier long métrage né de l'imagination de cet acteur en vogue. Son parcours cinématographique – *Les Voisins de Dieu* (2012) de Meni Yaish, *The Kinds words* (2015) de Shemi Zarhin, *Children de Nobody* (2022) de Erez Tadmor – et télévisuel – la série *False Flag* (2014) – ne laisse pas de doutes sur ses ambitions ou sur l'importance qu'il attache à son dernier projet, le plus personnel, inspiré d'un spectacle vivant qu'il a créé et fait vibrer en Israël. Interview exclusive.

Vous avez commencé à écrire le scénario de *Cabaret Total* en 2017. Et le film, dont le protagoniste principal est un soldat réserviste post traumatisé, qui se bat pour produire un spectacle jugé provocateur par les autorités locales, est sorti en 2024 en Israël, dans un contexte de guerre à Gaza et de contestation politique. Comment avez-vous vécu l'écho entre votre fiction et la réalité ?

Ce long métrage a été tourné en 2022, avant les grandes manifestations contre la réforme judiciaire initiée par le gouvernement israélien. Il comporte une scène d'affrontement entre la police et des manifestants dispersés par des forces de l'ordre à cheval. Et quand j'ai soumis mon projet de film, on m'a objecté qu'elle n'était pas crédible (sourires). Mais je ne l'ai pas enlevée. Quant à la résonance entre Asi, le soldat réserviste que j'incarne et la réalité, c'est malheureusement quelque chose qui ne date pas d'hier : l'état de guerre, c'est un peu la bande sonore de notre pays.

À lui seul, le registre du *Cabaret* porte aussi un message...

Il s'inscrit en tout cas dans une longue tradition. Le premier cabaret satirique ou burlesque est apparu à Montmartre aux alentours de 1860. Puis à Berlin, le cabaret des années 1930 s'est affirmé contre la montée du nazisme. J'avais en tête la comédie musicale américaine de Bob Foss. Mais aussi la référence au dramaturge israélien Hanoch Levin, mêlée à une inspiration venue de Chaplin et de Fellini. C'est avec tout cela à l'esprit que

← *Cabaret Total*, dernier film que Roy Assaf a écrit et dont il interprète le rôle principal

Le vent en poupe

Roy Assaf est l'un des acteurs de cinéma les plus actifs et respectés en Israël. Il a remporté deux « Ophirs » du meilleur acteur (pour *Les Voisins de Dieu*, *Une Terre Blessée*) et a été nommé pour un troisième « César » israélien, pour *Cabaret total*, son premier film en tant que réalisateur et acteur principal. Ce long métrage fait écho à *Bordel Total*, le cabaret satirique avec lequel il a évolué à Tel-Aviv au cours de la dernière décennie. Campé dans une ville du sud d'Israël, ce film virtuose dans lequel jouent également l'actrice franco-israélienne Ornella Bess et le comédien légendaire Uri Gavriel, est émouvant, plein de créativité et s'avère, à bien des égards, visionnaire.

INTERVIEW

Pour l'acteur israélien Roy Assaf, la vie est un cabaret

Nathalie Hamou



© Vered Adir

↑ photo du film *Cabaret Total*

L'omerta française sur le cinéma israélien

C'est un fait, depuis le Covid et dans la foulée surtout des événements du 7 octobre 2023, le cinéma israélien se fait de plus en plus rare dans les salles obscures de l'Hexagone. « Aujourd'hui, le Majestic Passy est l'un des rares lieux dans toute la France où l'on peut voir des films israéliens », faisait ainsi valoir au printemps Hélène Schoumann, présidente du Festival du film israélien de Paris. Une affirmation destinée à secouer le paysage culturel français, habituellement si prompt à défendre la diversité des expressions artistiques. « Il y a un tel boycott, les distributeurs ne veulent absolument pas prendre le risque de montrer des films israéliens », a-t-elle encore confié à i24NEWS...

J'ai créé en 2015 *Bordel total: cease fire*, un spectacle qui s'est beaucoup joué à Tel-Aviv. Dans *Cabaret Total*, Asi, qui défend sa création théâtrale perché sur le toit d'une salle de spectacle, déclame un monologue sur le cynisme du pouvoir, contre la démagogie, la manipulation, des choses que nous vivons en temps réel en Israël...

Face à cette réalité difficile, il y a de la place pour la fantaisie ?

Cabaret Total en tout cas est un film qui parle du combat pour la réalisation d'un rêve, et du prix que cela induit.

Votre personnage, Asi, revisite la figure du héros israélien...

Il représente la masculinité qui s'écroule. C'est un soldat qui revient d'une période de réserve militaire, avec un syndrome post traumatique : il ne se voit pas en héros, la guerre l'a cassé. En tant qu'époux et chef de famille, il est dépendant financièrement pour acquérir un logement ; et comme acteur, il « galère » et travaille comme animateur théâtral dans un lycée, ironiquement baptisé « Dror » (liberté, en hébreu). Par un concours de circonstance, il va se retrouver au cœur d'une tempête médiatique et il va « tout » casser, briser sa « totalité ». Mais c'est aussi comme cela

qu'il va gagner sa vérité et ne plus mettre la tête dans le sable. Rétrospectivement, à l'heure où le pays vit une situation aussi chaotique, il me semble encore plus pertinent de mettre en avant le rôle de l'art et des artistes.

Votre parcours cinématographique est marqué par de nombreux rôles dans des films d'auteurs, qui racontent l'Autre Israël, celui de la périphérie et des minorités ou des populations marginales.

À mon sens, le cinéma tend un miroir à la société, il fait entendre des voix que l'on n'entend pas. Même si je n'ai pas d'attirance pour les films didactiques.

Quelle est la liste de vos envies ?

Faire voyager *Cabaret Total*, qui a été primé l'été dernier lors d'un festival de cinéma international en Argentine, mais qui n'est pas encore distribué. Je souhaiterais aussi réaliser un second film dans lequel je joue. J'ai en tête une autre histoire personnelle. Le fait de résider à Paris me donne une inspiration, même s'il ne s'agit pas d'y camper une intrigue. Je voudrais également apprendre le français, ce que je fais au travers de cours en Zoom. Mais c'est un vaste chantier! 🇮🇱

“We think about your investments all day. So you don't have to all night.”

HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Expect the expected

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève
Tél. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch



LE MONDE VA OÙ LES AUDACIEUX LE MÈNENT.

Chaque fois qu'un audacieux crée, c'est un monde possible qui naît. Nous sommes fiers des performances et réalisations du Gitana Team dans la course au large. C'est l'aboutissement d'une vision, le résultat d'une recherche de pointe et la réalisation d'un travail d'équipe remarquable.



**EDMOND
DE ROTHSCHILD**